

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
À L'HOTEL DU FIGAROET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

La Quinzaine fantaisiste : HENRI ROCHEFORT.
La Vie de Paris : Les origines du poker : FRANTZ-REICHEL.
La crise orientale : La note serbe : R. R.
Le five o'clock du "Figaro" : FABIEN.
Les métiers de la science : La question de l'ab-sinthe : EMILE GAUTIER.
Dessin : Une affaire : ABEL FAIVRE.
A l'étranger : France et Allemagne : RAY-MOND RECOULY.

PAGES 4, 5 ET 6

Aux Etats-Unis : Le centenaire de Lincoln : MAURICE LÉON.
Dans la marine : Les comptes et les dépenses : MARC LANDRY.
Les Théâtres : Opéra-Comique : « Solange » : ROBERT BRUSSEL.
Trente Ans de théâtre : ADRIEN BERNHEIM.
La Vie aux champs : La chasse à courre : LOUIS DES CHAMPS.
Mouvement médical : HORACE BIANCHON.
Feuilleton : La Première Affaire : EDMOND DESCHAUMES.

La Quinzaine
fantaisiste

A Enghien, un vrai commissaire a organisé un faux cambriolage, et à Maisons-Laffitte un faux commissaire a opéré un cambriolage véritable. Dans ces conditions, il devient extrêmement difficile de s'y reconnaître, aucun indice n'établissant une différence entre un homme appartenant à la police et un autre qui prétend y appartenir, quoique n'y appartenant pas. Or, si, trompés par le tricolore d'une écharpe, des journaux rénaissent autour d'un tapis vert laissant à l'inspecteur flou perquisitionner dans le cercle et saisir les enjeux, ils sont les malheureux victimes de leur crédulité. Par contre, s'ils mettent brutalement à la porte les perquisitionneurs, ils risquent d'être fustigés par des agents de la brigade des jeux qui les font passer en police correctionnelle, pour outrages à des magistrats dans l'exercice de leurs fonctions.

Le métier de faux policier est, en effet, aussi lucratif que facile à exercer. Si, vous promenant le plus innocemment du monde, en compagnie d'une dame, dans une avenue du Bois, vous voyez surgir tout à coup d'un massif un individu qui se donne comme faisant partie de la Sûreté et vous dresse procès-verbal pour attentat à la morale publique, à quoi diagnostiquez-vous que cet intrus s'est donné ou non sa véritable qualité ? Et même si en l'entendant vous offrez de déchirer son rapport moyennant une somme à débattre vous devinez que vous avez affaire à un malandrin, vous hésitez presque toujours à le faire arrêter, car on vous obligerait à comparaitre comme témoin lors du procès de cet usurpateur de titres et à livrer ainsi votre nom à la malignité publique.

Cette répugnance à se donner en spectacle est tellement humaine que les pontes surpris dans les salons de Maisons-Laffitte par l'irruption inopinée de trois raquetteurs coïlés d'écharpes, probablement achetées à des députés non réélus, ont laissé sans murmure prendre les vingt mille francs espacés sur la table. Et maintenant, bien que sachant qu'ils ont été indignement entolés, ils se gardent de réclamer des poursuites contre leurs entolés. Eu égard à la fréquence de ces aventures, il me paraît donc indispensable que les commissaires de police se fassent, par contrefaçon, distinguer des autres mortels. Je ne demande certainement pas qu'on leur applique sur l'épaule un fer chaud portant ces deux lettres C. P., non plus qu'on les oblige à se faire tatouer leur profession sur le front. Mais il faut quand même trouver un moyen de mettre fin à des erreurs policières qui se renouvellent réellement trop souvent.

Puisque la Banque de France est parvenue à faire fabriquer des billets de cent, cinq cents et mille francs à peu près inimitables, pourquoi les fonctionnaires chargés d'une mission, dans les maisons de jeu ou autres, ne seraient-ils pas munis d'un papier presque impossible à contrefaire, où seraient inscrits leurs nom, prénoms, qualité et qu'ils seraient tenus d'exhiber avant de commencer leurs opérations ? Ceux qui se refuseraient à montrer cette pièce d'identité seraient immédiatement convaincus d'imposture et obligés de renoncer à leur incognito. Une ceinture tricolore ne présente aucun caractère d'authenticité et ne peut remplacer un état civil régulier. Mais nous nous laissons si aisément effaroucher par la seule vue des trois couleurs rappelant le drapeau national qu'en les agitant seulement sous nos yeux on nous ferait passer par le trou de la serrure. La casquette d'un conducteur de tramway nous inspire déjà un respect mêlé de crainte. Jugez de l'impression que peut nous produire une écharpe !

C'est pourquoi le nombre des maisons de jeu s'étant énormément développé dans Paris, surtout depuis qu'on les a interdites, les faux commissaires ont

pour exercer leur industrie la partie de plus en plus belle. C'est même la seule partie où ceux qui la jouent ont des chances de gagner.

Et ces flibustiers ne sont pas seuls à s'affubler de faux titres. Nous avons aussi les faux intellectuels et les faux lettrés qui aiment à s'attribuer des connaissances littéraires ou scientifiques dont ils seraient bien obligés de s'avouer complètement dépourvus si on les mettait au pied du mur. Le nombre est considérable de gens qui sans avoir rien lu ni vu de Shakespeare appellent familièrement le vieux Will comme s'ils le savaient par cœur. On en compte aussi pas mal qui ne peuvent pas l'occasion de dire : « Notre vieux Babelais », dont ils ne connaissent absolument que la légende des moutons de Panurge, et encore ne sont-ils pas bien sûrs qu'elle ne se trouve pas dans les fables de La Fontaine. Ainsi on entend souvent parler du Faust de Goethe, que les opéras de Gounod, de Berlioz et de Boito ont popularisé. Or, tout au moins la seconde partie du poème du grand écrivain allemand a été déclarée, par ceux qui ont essayé de la déchiffrer, absolument incompréhensible et intraduisible. Il n'en est pas moins convenu depuis longtemps que c'est un chef-d'œuvre. Une jeune fille, Mlle Suzanne Paquelin, très férée sur la langue allemande, vient, paraît-il, de nous donner le mot de cette énigme. Sa traduction fidèle des deux Faust en explique toutes les obscurités. C'est certainement universellement célèbre que la gloire de l'auteur n'en aurait pas souffert le moins du monde ; au contraire.

Et, obscur est en effet une force dont il serait facile d'énumérer les avantages. D'abord on ne se risque pas à discuter ce dont on n'est pas arrivé à se rendre compte. La critique se trouve ainsi à peu près désarmée. Nous pourrions citer plusieurs ouvrages musicaux par exemple, qui, tout en étant restés inexplicables, ont eu un très grand succès. J'ai assisté à beaucoup de représentations du *Troisième et l'Action* m'en a toujours paru indélébile. Je voyais souvent chez nous, dans ma jeunesse, un vieil auteur nommé Gabriel qui avait écrit le livret de *La Perle du Brésil*, opéra-comique, dont la musique de Félicien David est tout à fait charmante. Pendant les répétitions de la pièce, les artistes venaient un jour trouver Gabriel pour lui expliquer que le premier acte allait très bien, le troisième également, mais qu'ils s'étaient mis à cinq ou six pour débrouiller, sans y parvenir, le sens du deuxième acte.

C'est trop fort ! leur dit Gabriel, rien pourtant n'est plus clair. Laissez-moi le manuscrit et demain au théâtre je vous donnerai toutes les explications dont vous ne devriez pas avoir besoin.

Le lendemain, l'honnête Gabriel rapporta le manuscrit et dit à ses interprètes ces simples mots :

— Je vous fais toutes mes excuses, mes chers enfants. J'ai relu trois fois le deuxième acte et je n'y ai rien compris non plus.

La Perle du Brésil n'en a pas moins eu un très grand succès, et le retrouverait probablement si on le représentait demain. Ce brave Gabriel était d'ailleurs un être d'une invraisemblable parcimonie. Il mangeait dans un tiroir de sa commode et le refermait précipitamment quand il entendait sonner, de crainte que ce ne fût un visiteur qui vint lui demander à déjeuner. Il avait fait, en collaboration avec mon père, *Jocko ou le Singe du Brésil*, car il faut croire que le Brésil l'attirait. La pièce, qui n'avait rien de littéraire et n'était qu'un prétexte aux évolutions d'un acrobate célèbre, avait fait pendant un an courir tout Paris.

Voilà qu'à ma sortie du collège Gabriel vint me trouver pour me proposer cette chose énorme : écrire avec lui *Le Fils de Jocko*. Quoique j'eusse consenti à marcher sur la tête pour me faire jouer n'importe où, je ne pus m'empêcher de faire observer à mon ancien qu'il n'existait pas de registres d'état civil pour y inscrire la naissance des singes ; que la recherche de la paternité étant interdite pour les humains, elle l'était à plus forte raison pour les sapajous ; qu'il nous faudrait tout au moins montrer Jocko fils avec sa mère, veuve de Jocko père, et que nous ne trouverions pas une actrice qui consentît à accepter le rôle d'une gonnelle. Gabriel finit par admettre mon raisonnement, mais j'eus de la peine à le convaincre.

De cette pièce de *Jocko*, dont la vogue fut telle que tout pendant longtemps fut à la Jocko : habits à la Jocko, pantalons, souliers, cravates à la Jocko, il est encore resté le pain Jocko dont beaucoup de personnes se nourrissent sans en connaître l'origine. Ce que j'en dis ce n'est naturellement pas pour la jeunesse Mlle Serval, enfermée depuis dix jours à Berlin, dans une cage de verre sans avoir pu ni manger et qui prétend accomplir une période de quarante jours l'estomac absolument creux. Je n'ai pour ma part jamais cru aux Succé et autres docteurs Tanner et je ne crois pas davantage à Mlle Serval. Si un être humain pouvait rester quarante jours sans rien absorber, les trois quarts des naufragés de la *Méduse* ne seraient pas morts de faim sur le radeau que Gérald nous représente jonché de cadavres. Tant qu'un de ces jeûneurs professionnels ne se sera pas laissé caletter chez moi dans une chambre verrouillée à l'extérieur, je me refuserai à donner dans leur charlatanisme.

Personne jusqu'ici n'est resté quarante jours sans manger et c'est on ne peut plus heureux ; sans quoi, ne fût-ce que pour faire face au nouvel impôt sur le

revenu, tout le monde voudrait réaliser cette économie et tous les bouchers, boulangers, charcutiers, restaurateurs, fruitiers et même confiseurs feraient faillite. Quand Ugolin s'est décidé à dévorer ses enfants, peut-être pour démontrer qu'il n'était pas un père sans entrailles, il y avait moins de quarante jours qu'il n'avait rien pris. Si un mendiant vous aborde dans la rue, il vous conte généralement qu'il n'a pas mangé depuis deux jours. Je n'en ai pas encore rencontré un qui m'ait fait cette confidence : « Voilà un mois et demi que je suis à jeun. » Nul ne prendrait sa requête au sérieux.

D'ailleurs cette demoiselle Serval a beau être surveillée, il y a toujours des moments où elle se trouve forcément seule. Qui l'empêche de se faire glisser sous son oreiller un bon morceau de saucisson ou quelques tablettes de chocolat ? Si elle ne fait pas ses quatre repas par jour, elle s'en offre au moins deux, et si un expérimentateur impitoyable la tenait étroitement reclos pendant l'espace de quarante-huit heures, il l'entendrait crier famine et le supplier de lui faire servir un bon bifteck avec « trop » de pommes de terre, comme le demandait autrefois Nadar, ce qui faisait dire au garçon :

— Monsieur a-t-il assez de pommes de terre ?

— Oui, répondait Nadar, mais je vous en ai demandé trop.

Henri Rochefort.

LA VIE DE PARIS

LES ORIGINES DU POKER

Les passionnés du poker, les virtuoses de ses bluffs, les fanatiques de ses relances ne s'en doutent évidemment pas, et peut-être qu'à l'apprendre ils éprouvent quelque déception, mais le poker, leur cher et attachant poker qu'ils aiment d'autant plus qu'ils le croient américain, est tout simplement un bon vieux jeu français ; on le pratiquait avec entrain au dix-septième et au dix-huitième siècle à la cour de France et dans les salons de bonne compagnie. Ceci n'est point de la fantaisie ; c'est de l'histoire, un des à-côté de l'histoire, bribes qui ont leur charme parce qu'elles portent avec elles un peu du vrai caractère des époques, beaucoup de leurs habitudes et de leurs usages, bien des petites choses qu'on néglige et qui sont toujours les plus délicieuses détails de la vie d'autrefois.

Le poker, français ! on en sera tout ébaubi autour des tables de jeu. Et il n'y a pas à en douter, ainsi que vous allez le lire dans un récit — charmant — que nous devons à une des plus distinguées, des plus aimables personnalités de l'administration, un artiste, un lettré, ami de tout ce qui est joli, et particulièrement des souvenirs des belles époques défuntées :

« J'étais allé, m'a-t-il conté, passer les fêtes des jours gras dans une toute petite ville de l'Orne. Le festolement du mardi gras — commencé à deux heures — s'était prolongé fort tard dans l'après-midi, dans le rire des enfants, avec les beuveries, les chansons et les gaietés bruyantes des gens d'âge. Un vieillard, ridé à souhait, m'entraîna à la saute saïne campagne très écartée, proposa de jouer aux cartes pour finir la journée. Il demanda si nous connaissions le poker ? Le poker ? Très surpris de voir pénétrer si avant dans les champs les voix isolées le jeu du poker — mal prononcé — je lui demandai qui l'avait importé jusqu'ici ?

« Il m'assura que c'était un très vieux jeu connu de tout temps chez ses parents. Et pour éviter une défaillance de sa mémoire, il alla prendre parmi quelques vieux livres, à côté du *Jardinier solitaire* et de la *Maison rustique*, un in-12, habillé d'un beau veau brun, l'*Académie universelle des Jeux*, éditée chez Théodore Le Gras, libraire à l'Orléans, en 1728 (2^e édition). La première édition parut en 1718. Et, à la page 215, il me montra le jeu du Poque. J'étais convaincu.

On y peut jouer, dit l'auteur, de trois à six personnes. Il y a de l'avantage d'avoir la main. Pour la commodité des joueurs, ils doivent prendre chacun une prise ou enjeu ! On a six poques, c'est-à-dire six manières de petits cassetins de la grandeur d'une carte et fort bas de bord ; on les met sur la table tout de suite, l'un contre l'autre, etc. Chacun voit son jeu, et examine s'il n'a point poque, c'est-à-dire s'il n'a point deux, trois ou quatre as, et ainsi des autres cartes au-dessous, les as étant les premières cartes du jeu.

Celui qui est à parler doit dire pour lever le poque : « Je poque de tout, de deux », ou davantage s'il veut. Et si ceux qui le suivent l'ont aussi, ils peuvent tenir au prix où est porté le poque, ou bien renvier (nous disons relancer) de ce qu'ils veulent, ou l'abandonner sans vouloir hasarder de perdre le renvi (la relance) qu'il faudrait payer s'ils perdaient.

Après que les renvis ont été faits, chacun dit quel est son poque et le met bas, et celui qui a le plus haut gagne. Quand quelqu'un des joueurs dit : « Je poque de tout », et que personne ne répond rien là-dessus, soit qu'on n'ait pas poque ou qu'on l'ait trop bas, le joueur qui a parlé le premier leve le poque sans être obligé de montrer son jeu...

C'est le principe du bluff de notre poker actuel.

— Le poque se complétait, continua mon interlocuteur, d'un autre jeu, celui du Hoc. Le Hoc comportait le point ou « plusieurs cartes d'une même couleur », la séquence et le tricon, appelé aussi *fredon* ou *triolet* et que nous appelons aujourd'hui la « main pleine » ou le « full ».

Telles sont les origines du poker. N'est-il pas curieux, en vérité, d'apprendre que les routés de Tallemant des Réaux, que les marquis de Villars, que les Ninon de Lenclos, que les habitués de l'hôtel de Transylvanie jouaient déjà au poker, qu'ils s'écrivaient et se prononçaient en français : poque — parce qu'on se servait de « petits cassetins appelés poques » pour déposer les enjeux ?

Mais le vieux campagnard fut bien étonné que ne l'avait été celui qui le *Figaro* doit les détails qu'on vient de lire, lorsque son invité lui apprit que l'ancien jeu de sa jeunesse était — à la suite de quelques aventures — devenu américain, et qu'il était de

nouveau, sous une étiquette transatlantique, en faveur, non seulement à la Cour et à Paris, mais dans les provinces.

Frantz-Reichel.

Échos

La Température

Hier, très mauvaise journée, à Paris. Depuis sept heures du matin la pluie est tombée sans interruption ; le temps est sombre, le ciel très nuageux et le pavé des rues baveux.

La température s'est légèrement abaissée. Dans la matinée le thermomètre marquait 2° au-dessous de zéro et 6° au-dessus vers cinq heures du soir. La pression barométrique accusait à midi 751^{mm}.

Une dépression dont le centre se trouve sur la Gascogne (74°^{mm}) amène des pluies abondantes dans l'ouest et le sud de la France et de très mauvais temps sur nos côtes de la Méditerranée. La mer est démontée à Cette et très grosse au large de la Provence. Hier, il a beaucoup plu à Perpignan, à Cette, à Biarritz, à Nantes et à Limoges.

La température s'est relevée dans nos régions du Centre et du Sud.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 0° à Nancy, 0°5 à Besançon, 2° à Boulogne et à Bordeaux, 3° à Lorient, à Nantes, au Mans et à Lyon, 4° à Cherbourg, à Brest, à l'île d'Aix, à Rochefort, à Limoges, à Clermont, à Toulouse, 6° à Ouessant, 7° à Biarritz, à Caen et à Marseille, 8° à Perpignan, 12° à Orléans, 14° à Alger.

En France, le temps va rester frais ; des pluies sont probables dans le Sud.

(La température du 10 mars 1908 était, à Paris : 9° au-dessus de zéro le matin et 12° l'après-midi ; baromètre : 756^{mm} ; pluie toute la journée.)

Monte-Carlo. — Température (terrasse du Casino) : à dix heures du matin, 9° ; à midi, 11° ; temps couvert.

Nice. — Température : à midi, 15° ; à trois heures, 15°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Auteuil. — Gagnants du *Figaro* :

Prix du Champ-de-Mars : Camisard ; l'ion IV. Prix Saint-Priest : Souvigny ; Saut de Loup. Prix de la Muette : Saint Caradez ; Satinette. Prix Lusignan : Jumelle ; Gaspard. Prix de la Croix-Dauphine : Saut de Loup ; Jia Jitsu. Prix des Anémones : Cappiello ; Coq II.

A Travers Paris

Le Président de la République et Mme Fallières ont offert hier, dans la salle à manger de leurs appartements privés du premier étage de l'Élysée, un déjeuner intime en l'honneur du général d'Amade.

A ce déjeuner, qui ne comprenait pas plus d'une quinzaine de couverts, assistaient MM. Clemenceau, Pichon, le général Picquart, le général Dainville, gouverneur de Paris, le contre-amiral Beryer, MM. Ramondou, Mollard et quelques amis personnels, ainsi que la famille du Président.

Le général Dainville offrira à son tour, demain vendredi, un déjeuner en l'honneur du général d'Amade.

M. Fallières, accompagné de M. Ramondou, est allé hier après midi rendre visite au ministre du commerce et à Mme Cruppi, et leur exprimer ses vives condoléances à l'occasion de la mort de leur fils.

C'était hier le troisième anniversaire de la catastrophe de Courrières, où mille hommes périrent. Presque tous sont inhumés aujourd'hui dans les cimetières des trois villages, Méricourt, Sallaumines et Billy-Montigny, que mit en deuil l'horrible sinistre. Et pour la troisième fois cette date du 10 mars a été commémorée par une manifestation où c'est, bien entendu, des morts qu'il a été le moins question.

Peu important les morts ! Ce qui est intéressant, n'est-ce pas vrai ? c'est de fournir à quelques vivants l'occasion de palabrer. On a donc vu de nouveaux les citoyens Broucheux et Simon, délégués mineurs, prêcher la guerre sociale sur des tombes, et l'inévitable Patand apporter la bonne parole aux mineurs du Pas-de-Calais, au nom des électriciens de Paris. Patand ne s'en est pas tenu là. Il a fait, à Billy-Montigny, une conférence. Il s'y est vanté de ses plus récents exploits. Il a, nous apprend l'*Agence Havas*, préconisé le système employé par les électriciens, qui consiste à déclarer subitement la grève, sans pourparlers préalables.

Nul doute que cette libre prédication ne porte des fruits tôt ou tard, puisqu'elle est tolérée partout, et puisque les actes de tolérance auxquels elle aboutit déjà (comme on l'a vu au Continental) demeurent impunis.

Reste à savoir de quel prix payeront un jour leurs complaisances ceux qui, chargés d'assurer l'ordre public, veulent rester indifférents à de tels propos et à de tels actes.

Notre collaborateur M. Henry Bordeaux vient de publier un nouveau volume, *Portraits de femmes et d'enfants*, qui ne manquera point d'être accueilli avec chaleur et sympathie par nos lecteurs. Ils y retrouveront en effet toutes les qualités qui ont valu à l'auteur des *Pélerinages romanesques* une place si enviable et si distinguée dans les lettres contemporaines : une grande élégance de style et de pensée, une érudition parfaite et variée, le goût de la bonté et de la beauté et le respect de toutes les traditions artistiques et morales. Dans cette galerie de portraits fins et délicats — dont les uns semblent peints au pastel, tandis que d'autres plus aigus paraissent tracés à la pointe sèche — les amateurs d'art

aussi bien que les « amateurs d'âmes » trouveront de dignes sujets d'attention et de réflexion.

Après le téléphone, la poste !

Le sabotage va-t-il sévir aussi sur le service postal ? On le dirait. La distribution de certains journaux de Paris, dans certains départements, semble être depuis quelque temps en plein désarroi.

En Seine-et-Oise, en Seine-et-Marne, dans l'Oise, le Nord, la Haute-Loire, le Var, le Jura, etc., les irrégularités du service sont devenues intolérables. Plusieurs de nos confrères les signalent et s'en plaignent avec une juste véhémence. Nous joignons nos protestations aux leurs, parce que nous aussi nous recevons sur ce sujet les doléances d'abonnés nombreux.

Le remède ? C'est à M. Simyan de le découvrir. Mais ce qui paraît certain, c'est qu'il y a quelque chose de pourri dans le royaume de la Poste...

M. Emile Ollivier, actuellement en villégiature à Saint-Tropez, rentrera à Paris vers la fin du mois, car il veut prendre part à la double élection académique du 1^{er} avril, pour le remplacement de François Coppée et de Gaston Boissier.

Mais les élections prochaines se feront sans lui. C'est, en effet, d'aujourd'hui en huit que l'Académie doit élire les remplaçants de Gebhart et de Ludovic Halévy, et c'est aujourd'hui même qu'elle entend la présentation des titres de MM. Raymond Poincaré, Gustave Schlumberger et Frédéric Plessis, candidats au premier de ces fauteuils, et de MM. Brioux, Capus, de Porto-Riche et Lafosse, candidats au second.

Depuis quelque temps, à la suite d'une intelligente initiative, les vitres de deux becs de gaz placés à proximité du rond-point de la Trinité portent des transparents lumineux, permettant de lire facilement le nom de la rue Saint-Lazare.

Mais pourquoi cette initiative s'est-elle bornée à une timide essai, et pourquoi la voirie n'a-t-elle pas étendu ce système d'indicateurs à la plupart des rues de la capitale ? Il est en effet presque impossible souvent de déchiffrer pendant la nuit les noms des rues inscrits sur des plaques placées à hauteur d'un premier étage, sans qu'aucune source lumineuse vienne en faciliter la lecture.

Car, cela présentait pourtant un peu plus d'intérêt que ce bariolage éblouissant et bizarre des candélabres de l'avenue des Champs-Élysées, bariolage qui, lui, bénéficie d'une rapidité d'exécution sans exemple, que rien ne justifiait.

Un joli coin de Paris qui disparaît !

La Maison Nouvelle étant arrivée à fin de bail et M. Léon Virot n'ayant pas consenti à se plier à des exigences qui lui semblent excessives, a décidé d'abandonner ces magasins qu'il occupait depuis vingt-cinq ans !

Les nombreuses Parisiennes qui pendant tout ce temps n'ont cessé de témoigner à cette maison et à son directeur une confiance et une bienveillance dont il les remercie seront unanimes à regretter la Maison Nouvelle.

S. A. I. le grand-duc Serge vient de faire à Paris un séjour. Il a profité de la circonstance pour aller à Saint-Denis visiter les ateliers Delaunay-Belleville, dont les voitures sont, pour leur splendeur, robustesse et leur souplesse, particulièrement recherchées et appréciées en Russie.

Le grand-duc Serge a d'ailleurs fait plus qu'une visite ; il a commandé une remarquable six-roues Delaunay-Belleville, forte de 25 chevaux et munie de la mise en marche automatique.

La composition des Gouttes Livoniennes de Trouette-Perret (créosote pure de hêtre, goudron de Norvège et baume de Tolu) nous explique leur puissance pour fortifier les bronches et guérir les maladies de l'appareil respiratoire. Pour se guérir et se préserver des rhumes, toux, bronchites, catarrhes, grippe, enrhumements, asthme, phthisie, tuberculose, etc., pour se fortifier les bronches, l'estomac et la poitrine, il suffit de prendre à chaque repas, en mangeant, deux Gouttes Livoniennes de Trouette-Perret.

A Madame Smith, de New-York.

Je pense, madame, que ce titre *Un Mariage américain* ne vous a pas inquiétée. Vous n'avez pas cru à quelque satire malséante puisque vous connaissez Georges Ohnet, puisque vous savez de quel sincérité, de quel tact parfait son talent admirable est composé.

Non, celui dont vous avez passionnément aimé le *Maître de forges*, *Serge Panine*, la *Grande Marière* et tant d'autres chefs-d'œuvre ne pouvait tromper votre confiance, et vous l'avez bien vu en lisant son nouveau livre.

Comme il a su dans *Un Mariage américain* faire ressortir les robustes qualités de votre race, la grâce de vos femmes, l'énergie de vos hommes ! Quelle est touchante cette Barbara Phelps ! combien est émouvante, et attachante son aventure ! Et ce James Droughton, quel beau type de victorieux ! Georges Ohnet ne s'est jamais montré conteur plus impressionnant, psychologue plus averti que dans *Un Mariage américain*. C'est le grand succès d'aujourd'hui, et je suis sûr, madame, que vous en êtes enchantée.

Aujourd'hui, à l'hôtel Drouot, M^{re} Henri Baudouin, assisté des experts Durand-Ruel et Jules Férat, vendra les tableaux modernes dont l'exposition a été très admirée par l'élite des collectionneurs.

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15 »	30 »	60 »
Départements	18 75	37 50	75 »
Union postale	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Les toilettes que porte Mme Jane Hading dans la reprise du *Maître de forges* sont une nouvelle affirmation du caractère personnel de l'artiste. Elle a trouvé la note exacte pour donner l'expression du rôle qu'elle personnifie, en sacrifiant le minimum nécessaire à la mode du jour. Ces toilettes sont autant son œuvre que celle de la maison Lefèvre. Mais le talent du grand couturier a consisté à la comprendre, à mettre à exécution sa pensée et à trouver une formule élégante et originale, notamment pour la robe de mariée, tout à fait sensationnelle, et pour le manteau noir qui est la création la plus parfaite que l'on puisse imaginer.

Hors Paris

Des arbres sauvés.

Un grand danger menaçait la merveilleuse forêt d'Amboise. On craignait vivement en Touraine que toute la partie laissée en dehors du lot acquis par Mme Hirsch ne fut morcelée d'abord, puis exposée à une coupe à blanc.

Par bonheur, tout péril est aujourd'hui écarté. M. Gaston de Lauvergeat, d'Azay-le-Rideau, vient d'acquiescer treize cents hectares de la forêt en danger, et M. Duportail, de Civray, a acheté le second lot qui comprenait encore trois cents hectares.

Tous les amis des arbres se réjouiront de cette nouvelle et la Touraine, protégée par les Mécènes de ses châteaux, restera plus heureuse encore que la Bourgogne.

Tolstoï au Japon.

On annonce de Tokio que le gouvernement impérial vient d'interdire la propagation des œuvres de Tolstoï, parce qu'elles démolissent la jeunesse ! Il est probable que le vieux maître d'Iasnaïa Poliana se souciera peu de cette nouvelle condamnation, tandis que ses admirateurs, d'ailleurs assez peu intéressés en cette affaire, s'indigneront avec véhémence.

Mais cette décision ne surprendra aucun des hommes au courant du mouvement d'idées du Japon véritable, du Japon de derrière les paravents et les légendes ! Sous le couvert d'une vie européenne, l'empire du Soleil levant retourne à ses traditions nationales, les plus profondes. Les idées qui dominent la vie japonaise sont le culte des ancêtres, l'amour de la patrie, le mépris des existences futures, la glorification de la guerre. Ce sont précisément ces idées que Tolstoï a combattues toute sa vie.

On se demande dès lors s'il était bien nécessaire d'interdire la publication de ses œuvres que nul véritable Japonais n'aurait voulu lire.

Nouvelles à la Main

Définition du citoyen Patand :

« L'homme qui a trouvé son ombre. »

On parle devant un Toulousain du chaleureux accueil qu'a reçu à Paris le général d'Amade.

— Quoi de plus naturel, remarque notre homme, il arrivait de Toulouse !

M. Milliers-Lacroix est en train de réformer la magistrature coloniale :

— En quoi consisteront ces réformes ? — Eh bien ! voici : le ministre voudrait obtenir des magistrats coloniaux une certaine correction, au moins jusqu'au jour de leur entrée dans la magistrature.

Le Masque de Fer.

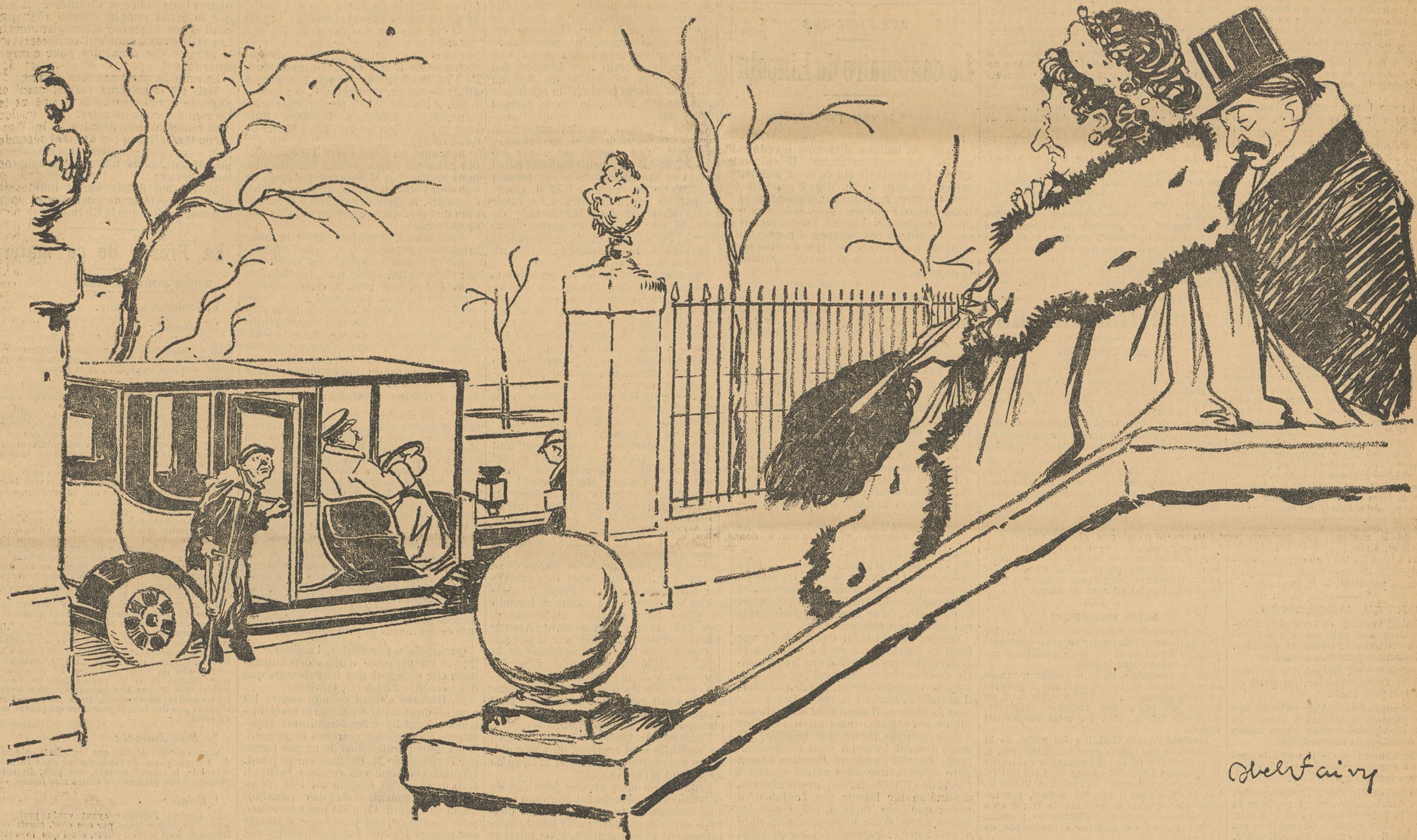
La Crise orientale

La Note serbe

Cette note, si impatiemment attendue, et dont nous publ

L'INTRUS

Par Abel FAIVRE



— ... Si on allait prendre cet homme pour notre valet de pied !!

NOTES D'UN PARISIEN

NOS SYMPATHIES

Le maestro Mascagni se retire décidément : l'ingratitude italienne n'aime plus sa musique. Pourquoi Verdi est-il mort ? De tous les jeunes compositeurs italiens, il assurait, paraît-il, que le seul Mascagni avait quelque chose dans le ventre. Un de nos confrères ajoute que, ce propos ayant été répété par M. Gailhard à l'auteur de *Cavalleria*, M. Pietro Mascagni devint songeur, puis répliqua :

— Verdi fut un grand génie !
Anecdote destinée à faire sourire... Pourtant, un excès d'ironie ressemblerait à une sorte d'iniquité. M. Mascagni ne pouvait vraiment pas dire toute sa pensée, qui était sans doute : « Ce Verdi ! non seulement il fut un génie magnifique, mais encore il avait du goût... »

Opérateurs, artistes, écrivains, à qui l'on rapporte la bienveillance d'un illustre aîné, j'aimerais vous voir sur la sellette, à la place de M. Mascagni. Sans doute, dans votre incorruptible sincérité, vous avez coutume de répondre : « En soi, ce jugement n'a rien qui me désole. C'est dommage seulement qu'il vienne de cette fichue bête !... »

Soyons honnêtes. Hommes et femmes, tant que nous sommes, l'indulgence témoignée à nos mérites par un connaisseur avéré nous plaît toujours comme une surprise. Elle dirige désormais notre clairvoyance, en nous animant, à notre insu, d'un gentil désir de réciprocité.

Mme X a dit, en public, que Mme V est jolie. Mme V admirait jusqu'ici Mme X avec crainte. Elle l'admire maintenant avec sympathie.

D.

LES

Miettes de la Science

LA QUESTION DE L'ABSINTHE

Les gens qui ne mettent jamais les pieds au café — ce ne sont peut-être pas les plus nombreux — ne se doutent pas de l'émotion soulevée dans le monde où l'on fabrique l'absinthe et dans le monde où l'on en boit, par l'article 17 de la loi de finance, votée par le Parlement en décembre dernier. Voici ce texte, dont on remarquera le libellé ambigu :

Le minimum de perception établi par l'article 15 de la loi du 30 janvier 1907 est porté, en ce qui concerne les absinthines et similaires, à 65 degrés, et s'applique à toutes les taxes, générales et locales, dont sont passibles les spiritueux de l'espèce.

Aucune absinthe ou boisson similaire ne pourra être fabriquée à partir de la promulgation de la présente loi, ni détenir ou mise en vente à partir du 1^{er} juillet 1909, si sa teneur alcoolique est inférieure à 65 degrés.

Il s'agit là d'une véritable révolution, par cette simple raison que les absinthines à plus de 60 degrés, qui vont ainsi légalement devenir la règle, étaient jusqu'ici l'exception.

Sans être un pilier d'estaminet, je vais parfois au café, comme les camarades, et je sais un peu ce qui s'y passe ; je ne bois jamais d'absinthe, non pas que j'en aie peur, mais parce que — de *gustibus non disputandum* ! — je n'aime pas ; je ne suis, ni de près ni de loin, intéressé dans sa fabrication ; j'ai fait partie d'autre part, il y a quelques années, de la Commission extraparlamentaire de l'alcool, où la question de l'absinthe provoqua des controverses si passionnées ; j'en ai même été l'un des rapporteurs... Je suis donc apparemment plus qualifié que beaucoup d'autres

pour donner une opinion sur la signification, la portée, les conséquences éventuelles de cette mesure fiscale. Rien d'étonnant, dès lors, que, de plusieurs côtés, l'on m'ait fait l'honneur de me la demander.

N'ayant point de raison de me dérober, force est bien que je m'exécute... Mais comme mon opinion personnelle n'aurait pourtant qu'une valeur relative et plutôt mince, on me permettra de faire, en tout ou en partie, et d'invoquer à l'appui de mes conclusions, des voix plus autorisées que la mienne.

Sur la question de l'absinthe en elle-même, les avis sont partagés, et les savants, chimistes, hygiénistes, physiologistes, ne sont pas encore parvenus à se mettre d'accord.

Les uns soutiennent que l'absinthe est un poison qui importe, dans l'intérêt de la santé publique et de l'avènement de la race, de proscrire sans merci. Inutile de rééditer des réquisitoires qui sont dans toutes les mémoires.

Mais qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Si tel fallait, en revanche, citer ici les textes, parfois fort suggestifs, de tous les auteurs qui ont célébré les vertus toniques, stimulantes, dépuratives, fébrifuges, etc., de l'absinthe, la moitié du journal y passerait. Rappelons seulement que ces défenseurs du breuvage maudit, s'appellent, par exemple, Littré, Bouchardat, Dujardin-Beaumetz, Albert Regnard, Alcide Treille, Borne, etc. J'en passe et des meilleurs.

Bacchus me garde d'essayer de départager les princes de la science ! J'y perdrais apparemment mon latin.

Ce qui semble cependant se dégager de plus clair de ce tohu-bohu d'affirmations contradictoires, c'est que, même aux yeux des plus indulgents, l'abus de l'absinthe est dangereux. Si l'excès en tout est un défaut, cet excès-là est pire qu'un vice.

Or, notre fameux article 17 ne tend-il pas à encourager l'excès, en décrétant que les seuls absinthines servies aux consommateurs devront être désormais d'un degré alcoolique élevé, et, par conséquent, d'une plus haute teneur en essences ? Un pas de plus dans cette voie paradoxale, et l'on en arriverait à décider que l'absinthe devra se boire pure... Ce serait l'alcoolisme obligatoire !

Singulière façon, en tout cas, de combattre l'alcoolisme, qui consiste à mettre les consommateurs dans la nécessité de consommer l'alcool à dose massive !

Cet illogisme ne pouvait échapper aux adversaires irréconciliables de l'alcool, à ceux qui considèrent l'absinthe comme le plus redoutable des poisons. J'ai tenu — et pour cause — à consulter deux de ceux-là, et non des moindres, mes anciens collègues de la Commission extra-parlementaire, M. le professeur Lancereaux, qui personnifie la Médecine, et M. le professeur Hanriot, qui incarne à la fois l'Hygiène et la Chimie.

On ne saurait être plus net que ces deux maîtres l'ont été.

C'est pas de cette façon, dit le docteur Lancereaux, qu'on résoudra, même approximativement, le problème de l'alcoolisme... Les promoteurs de la loi me font l'effet de s'être inspirés d'une idée fiscale plutôt que d'une idée hygiénique.

Si l'on n'est pas songé que plus l'absinthe est forte, et plus elle est nuisible ; non seulement, en effet, elle contient plus d'alcool, mais il s'y dissout plus d'essences.

Pourquoi, d'ailleurs, tomber toujours exclusivement sur l'absinthe ? Elle ne vaut ni plus ni moins que les autres boissons à essences et les autres apéritifs.

Le professeur Hanriot n'est pas moins catégorique :

Cette loi, déclare-t-il, est un pur non-sens. C'est le contraire qu'il faudrait faire : il faudrait restreindre au minimum le degré alcoolique et la teneur en essences ! Sans compter que la fraude va s'en mêler !...

nouvelle loi est absurde et inutile, si même elle ne va pas contre son but.

Quant aux amis de l'absinthe, aux fabricants et aux consommateurs, leur opinion n'est pas douteuse.

La loi est donc de nature à mécontenter tout le monde. Ce n'est pas la première loi, et ce ne sera pas la dernière, à qui ce malheur arrive.

... Pour terminer cette trop longue chronique, je me permettrai, pour mon compte personnel, de poser une petite question :

— Comment pourra-t-on empêcher un monsieur qui tiendra quand même à boire sa « purée », comme devant, mais qui ne voudra pas y mettre le prix, de demander un verre de cognac et d'y faire dissoudre une, deux ou trois boules de gomme, contenant de l'essence d'absinthe toute préparée, dont il aura à demeure, dans sa poche, une boîte pleine achetée chez le droguiste ou chez le pharmacien.

Il est douteux, dans de telles conditions, que l'absinthe à haut degré devienne obligatoire. Jamais la commission sénatoriale, chargée d'étudier la question qui va bientôt venir en discussion au Luxembourg, ne consentira à accepter la responsabilité de conclusions aussi illogiques et aussi dangereuses.

Emile Gautier.

A l'Etranger

France et Allemagne

M. René Millet publie, dans la *Revue politique et parlementaire*, un long article dont on a bien voulu me communiquer les bonnes feuilles : il est consacré au récent accord franco-allemand, mais il déborde de beaucoup ce sujet ; M. René Millet, dont le regard porte loin, parce qu'il tombe de haut, a pris soin de situer cet accord dans l'ensemble des relations qui se sont établies entre la France et l'Allemagne, depuis la guerre de 1870-71.

Le point de départ, ce fut la lourde faute commise par Bismarck, quand il décida de saigner à blanc la France vaincue. M. Millet met cette faute sur le compte d'un accès de passion ; ce ne fut point dans tous les cas l'égarement d'une passion passagère ; Bismarck avait longuement prémédité ce qu'il fit ; ses mémoires, des lettres et surtout un récit très caractéristique de Bush, au début même de la guerre, le prouvent surabondamment.

Il y a dans les Souvenirs de Bush une phrase de Bismarck extrêmement significative : « Ce que nous voulons, dit-il, c'est la paix, mais la paix après avoir cent fois armé et chargé notre revolver. »

L'Allemagne n'arrêta pas de charger son revolver, et chaque fois que se présentait l'occasion de le brandir d'un air menaçant, elle ne manqua pas cette occasion : de là pour tous ses voisins et surtout pour le voisin de l'ouest, l'absolue nécessité de se tenir sur le qui-vive.

Ces armements exagérés ne lui suffisant pas encore, il fallut que l'hégémonie diplomatique vint renforcer et comme consolider l'hégémonie militaire. Bismarck vécut dans la terreur perpétuelle d'une coalition qui pourrait se faire contre l'Allemagne ; ce fut son obsession, son cauchemar. Quand disparut le Titan, et qu'il fut remplacé par des hommes ni plus forts ni plus faibles que le restant des humains, cette obsession persista dans leur esprit et dirigea leur politique : elle les porta à admettre comme un axiome fondamental que toute alliance ou entente qui ne se faisait pas par eux

et pour eux se faisait nécessairement contre eux.

Ce fut la grande erreur de M. Delcassé de méconnaître cette tendance fatale de la diplomatie germanique et de ne point se prémunir contre elle, par tous les moyens.

M. René Millet aurait plus que quiconque le droit de critiquer à son aise M. Delcassé, puisqu'il émit contre lui ses premières et ses plus violentes critiques à l'époque même où la renommée du ministre était à son plus haut point.

Dès la signature de l'accord franco-allemand relatif au Maroc et à l'Egypte, plusieurs mois donc avant le débarquement de Guillaume II à Tanger, M. René Millet blâmait vertement M. Delcassé de ne pas s'inquiéter suffisamment de l'Allemagne, de la traiter un peu comme si elle n'existait pas. C'était là un avertissement prophétique ; il fait grand honneur à l'homme qui eut le courage de le donner.

M. Millet établit avec beaucoup de force les raisons pour lesquelles la politique bismarckienne était finalement vouée à l'insuccès : elle supposait par trop d'aveuglement chez les autres, chez les Russes et les Anglais notamment ; elle ne pouvait s'imposer qu'à la condition de persuader à l'Europe que le pays dangereux pour la tranquillité européenne était toujours la France diminuée, démembrée, et non point l'Allemagne victorieuse. En vérité, l'on est stupéfait que Bismarck, malgré sa duplicité géniale, soit parvenu à faire admettre si longtemps une pareille absurdité.

Les Anglais notamment, dont on vante à tort la prévoyance (l'Anglais, le plus opportuniste des hommes et vivant le plus dans le présent, est par là même le moins capable de s'inquiéter de l'avenir), mirent un temps singulièrement long à découvrir le péril germanique. Et quand enfin ils le découvrirent, ainsi que cela arrive en pareil cas, ils l'exagérèrent. Après être restés des années sans l'apercevoir, ils le virent tout d'un coup beaucoup plus grand qu'il n'est.

L'auteur de l'article se livre ici à une considération très originale et fort juste à mon avis : l'Allemagne bismarckienne immobilisée dans la peur d'une coalition qui la viserait, tenant ses yeux rivés sur l'échiquier européen, se désintéressa de la politique mondiale, à l'heure même où les Anglais et les Français étaient en train de se partager le monde. Les colonies, même les plus tentantes, les terres les plus magnifiques qui sont à la porte de l'Europe, tout cela n'était rien pour elle ; cela ne valait pas les os d'un grenadier poméranien. L'Egypte ni la Tunisie ne réussirent à retenir son attention : elle ne consentit à s'en préoccuper que dans la faible mesure où elle espérait, par ce moyen, brouiller la France avec l'Angleterre et avec l'Italie.

Un jour vint où l'étroitesse de cette politique apparut. Mais alors il est trop tard. Tous les bons morceaux sont pris par les autres. L'Allemagne, quand elle se décide à coloniser, doit se contenter des rogatons.

Et ce n'est pas tout : il y a une autre conséquence beaucoup plus grave. Les deux grandes puissances coloniales, l'Angleterre et la France, ont failli se battre en effet et justifier ainsi le machiavélisme allemand. Mais la paix a été sauvagée, malgré tout. Et alors les deux pays arrivent peu à peu à s'apercevoir qu'ils ont mieux à faire que de se quereller pour des vœux coloniales ; chacun des

deux a pris tout ce qu'il pouvait prendre. Ils sont comme deux convives rassasiés qui se donnent la main par-dessus une table bien servie. L'Allemagne qui leur avait malicieusement ménagé ce tête-à-tête constate, avec une stupéfaction mêlée de douleur, qu'il s'achève par une embrassade et non point par une bataille.

De là sa colère et la mauvaise querelle qu'elle nous cherche à propos du Maroc. Durant quatre années, c'est une politique de coups d'épingle : la mauvaise humeur compliquée d'un pédantisme sans bornes est érigée en méthode diplomatique.

Le seul résultat c'est d'ouvrir les yeux aux rêveurs et aux idéologues qui pullulaient chez nous, c'est de tuer presque complètement en France l'antimilitarisme.

L'Allemagne reconnaît alors qu'elle a fait fausse route, et une bonne volonté réciproque, le zèle habile des deux gouvernements déterminent le récent accord.

Le beau temps paraît doublement beau quand il arrive après la pluie. M. Millet marque les heureuses conséquences que cet accord peut et doit avoir. Il faut le voir tel qu'il est, sans en exagérer ni en diminuer la portée. Il ne change rien à la vieille et grave question qui demeure tout entière ; mais il introduit un élément de calme et de repos dans les rapports des deux pays.

Il est à souhaiter seulement que l'influence pacificatrice de cet accord s'étende à l'ensemble même de la politique européenne. On ne peut malheureusement pas dire que, depuis quelques jours, la presse germanique s'emploie d'une manière bien active à maintenir la paix en Orient. La note pessimiste des feuilles d'outre-Rhin, l'alarme injustifiée qu'elles ne cessent de semer sont plutôt faites pour nous étonner et même un peu pour nous choquer. A quel mobile obéit une partie de la presse allemande quand elle annonce ainsi des catastrophes qui ne doivent pas se produire et qu'elles produiront pas ? Désire-t-elle montrer à l'Europe, surtout à la Russie, que l'Allemagne, et l'Allemagne seule, remplit jusqu'au bout ses devoirs de fidèle alliée ?

La Russie sait à quoi s'en tenir sur notre attitude : la France soutiendra son alliée avec la même énergie et la même constance qu'elle a défendu la cause de la paix.

Raymond Recouly.

DERNIÈRES NOUVELLES

Un procès sensationnel

Berlin, 10 mars.

Le *Berliner Tageblatt* annonce que le conseiller Martin, auteur du livre intitulé : *Le Prince de Bulow et l'empereur Guillaume*, aurait l'intention de poursuivre certains journaux qui ont critiqué cet ouvrage d'une manière qu'il juge offensante, afin de pouvoir faire la preuve de son assertion au sujet de l'origine de l'interview du *Daily Telegraph*.

Il citerait, entre autres témoins, le prince de Bulow, le secrétaire et le sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, le conseiller intime Klemet, qui, on s'en souvient, a été pourvu d'un autre poste à la suite de la publication du *Daily Telegraph*, l'éditeur du *Daily Telegraph*, le colonel Stuart-Wortley à qui appartient le château de Highcliffe, l'écrivain anglais Harold Spender, des hauts fonctionnaires des cours d'Angleterre et de Prusse, ainsi que des politiciens bien connus.

Nous reproduisons sous réserves et à titre d'information, cette information, et parce que le *Berliner Tageblatt* a cru bon de lui donner l'appui de son autorité.

Les élections italiennes

Rome, 10 mars.

On connaît actuellement les résultats de 504 élections sur 508 et la dernière statistique donne comme élus :

Ministériels sortants, 205 ; nouveaux, 67 ; membres de l'opposition constitutionnelle, sortants, 52 ; nouveaux, 2 ; radicaux sortants, 24 ; nouveaux, 12 ; républicains sortants, 12 ; nouveaux, 5 ; socialistes sortants, 18 ; nouveaux, 12 ; catholiques sortants, 5 ; nouveaux, 1.

Ballotages, 72. Résultats réservés à la commission de vérification de la Chambre, 12. Résultats manquants, 4.

Sont en ballottage : 68 ministériels, 8 membres de l'opposition constitutionnelle, 25 radicaux, 28 socialistes, 5 catholiques, 8 républicains et 2 socialistes chrétiens. Au total : 144 candidats.

La santé de M. Stolypine

Saint-Petersbourg, 10 mars.

M. Stolypine, président du Conseil, est atteint d'une violente attaque d'influenza et son état a inspiré d'assez vives inquiétudes ; il a eu une syncope et sa température était montée à 40°. Mais aujourd'hui, le danger semble écarté ; la température est descendue à 38°, et les pulsations sont moins précipitées.

C'est lundi, en revenant de Tsarskoï-Selo, où il était allé présenter à l'Empereur son rapport hebdomadaire que M. Stolypine s'est subitement senti indisposé et l'on a, un moment, redouté une fluxion de poitrine.

Le docteur Netchev a prescrit un repos absolu. — R. M.

Au Maroc

Tanger, 10 mars.

Le transport *Vinh-Long* est parti aujourd'hui pour Casablanca, ayant à bord Moulay Mohamed-el-Omrani qui va présider la commission des indemnités en remplacement de Moulay-Lamin.

Des lettres de Fez annoncent que le Maghzen envoie toutes les troupes disponibles contre le Rôgbi qui ne serait qu'à 90 milles de la capitale.

En Perse

Saint-Petersbourg, 10 mars.

Les journaux du soir publient un télégramme de Téhéran disant que de nombreuses proclamations placardées la nuit passée invitent la population à massacrer les Européens.

La colonie étrangère attribue ces proclamations au gouvernement, qui cherche à l'aide de complications, à modifier une situation intenable.

On vient de tuer, dans la ville persane de Djoulfa, le directeur et une dame télégraphiste de la Compagnie du câble indo-européen.

On leur reprochait leur sympathie pour les révolutionnaires persans.

Une première à Berlin

Berlin, 10 mars.

Le Lessing-Theater nous a donné, ces jours derniers, une nouvelle pièce de Gerhart Hauptmann, *Griselda*. Un effort du grand dramaturge allemand n'est jamais indifférent et ses succès eux-mêmes sont de nature à intéresser et à passionner.

Depuis des années, Hauptmann recherche la synthèse des deux parties qui caractérisent son œuvre, l'une de réalisme vigoureux et l'autre de rêve mystique ou de psychologie un peu malade. Son impressionnisme, disent les pédants, tend à devenir à la fois physiologique et psychologique.

Griselda, qui est l'histoire de Griseldis accomplie au goût du jour, débute comme le *Charretier Henschell* et finit comme le *Petit*

Enfant d'Isen. Griselda est une vigoureuse fille de ferme qui est violente par un rustre de grand seigneur après une résistance désespérée, et comme le marquis est sommé par sa Cour de se marier, il se décide à épouser la belle fermière dont la farouche vertu a laissé en lui le désir comme un aiguillon. Il s'en va dans la ferme, suivi de ses courtisans, trouve Griselda sur une échelle en train de cueillir des pommes et lui fait sa déclaration qu'elle accueille joyeusement. Toute cette partie du drame est vigoureuse, sent le fumier et le terroir. Il s'en exhale une poésie saine et forte, et c'est avec une vive curiosité que l'on accompagne la robuste paysanne à la Cour.

Mais voilà que l'amour rend neurasthénique le terrible courtier de filles. A mesure que sa passion s'exagère, il devient jaloux; il se prend à haïr le fils qu'il attend. Et après avoir refusé l'aide d'un médecin à Griselda, il lui enlève l'enfant, refuse de le lui rendre, et, à bout de forces, rongé par la passion, déséquilibré, il va se terrer loin du palais, dans une chaumière.

Griselda n'a pas le douceur et la résignation angélique de Griselda. Elle comprend bientôt qu'elle s'est trompée en devenant souveraine, rentre chez son père le paysan et s'y remet au travail. Et quand la Cour explore vient supplier sa souveraine de réintégrer le palais, elle refuse carrément. Tout au plus consent-elle à venir laver le grand escalier de marbre, le laver à grande eau pour en effacer la honte.

C'est dans cet acte d'expiation et d'humilité symbolique que son mari la surprend et tombe à ses pieds.

Tel est le nouveau drame de Gerhart Hauptmann, inégal, heurté, en partie inexplicable. Il contient de grandes beautés nouvelles beaucoup de longueurs un peu ennuyeuses. Mais surtout — et c'est la son défaut principal — en face du personnage vivant et robuste de la paysanne il campe un tyran que l'on comprend mal, parce qu'il est à la fois brutal et déséquilibré, sensuel et tendre, avec des appétits de rustre et des nuances d'âme de dégoûté. Elle Lehmann a joué Griselda avec ce don créateur qui en fait une des plus grandes artistes de notre époque. Elle fut à souhait une plébéienne ardente, qui tire de la terre et des champs sa nature forte et sa poésie saine. A Bassermann composa avec soin le personnage du marquis Ulrich, sans arriver à rendre vraisemblable à nos yeux une nature aussi rude et pourtant aussi compliquée.

Le public a, comme est de tradition pour tous les drames de Hauptmann, beaucoup applaudi et un peu sifflé. — C. BONNEFOY.

COURTES DÉPÊCHES

— Le général Stesselt, et les amiraux Negatoft et Griegoroff, prisonniers à la forteresse Pierre-et-Paul ou ils seraient malades, font des démarches pour être amnistiés.

— M. Arsène Henry, délégué des porteurs français à la Dette ottomane, est parti de Constantinople pour Paris.

— La Landesansschuss d'Alsace vient d'être saisi d'une proposition tendant à obtenir la grâce des Alsaciens-Lorrains punis avant 1890 pour désertion ou insoumission.

— La Chambre turque a autorisé le gouvernement à conclure un emprunt d'un million de livres turques à 6 0/0.

— Le général de division Seiffoullah-pacha, ancien chef d'état-major général pendant la guerre avec la Grèce et ancien vali de Janina et de Scutari, s'est suicidé. On attribue cet acte de désespoir à la crainte d'une disgrâce.

— M. Clément Gonzales, recteur du collège espagnol de Bologne, s'est suicidé dans un accès de neurasthénie.

— Le juge Anderson, chargé de l'affaire de la Standard Oil, a décidé de recommander au jury un verdict de non-culpabilité.

— A la suite d'une violente tourmente de neige la circulation de tous les trains est interrompue en Roumanie.

— La neige a fait écrouler, à Agordo, en Italie, le toit d'un bâtiment dans lequel s'étaient abrités cinq soldats alpins. Deux ont été tués et les trois autres blessés.

— Un tonnerre qui a dévasté Brinkley a tué trente personnes et en a blessé une soixantaine. Les dégâts matériels s'élèvent à un million de dollars.

— On a retiré hier deux cadavres, entièrement momifiés, des puits Radbow ou s'est produit, il y a quelques temps, l'explosion qui a fait tant de victimes.

Figaro en Belgique

LA RÉVISION DES TARIFS FRANÇAIS

Bruxelles, 10 mars.

La Société centrale d'agriculture a voté un ordre du jour de protestation contre l'augmentation du tarif douanier français.

Différents membres ont proposé le boycottage des vins français en cas d'adoption du tarif douanier.

La Chambre de commerce belge à Paris vient, d'autre part, d'adresser aux industriels et négociants une supplique pour les inviter à lui communiquer les observations auxquelles pourraient donner lieu de leur part les majorations du tarif douanier.

LE RÉGIME MILITAIRE

La Chambre des représentants a voté aujourd'hui à une faible majorité une proposition d'enquête sur la faillite du régime militaire actuel et sur les réformes à introduire en vue d'écartier le danger d'invasion. Le rapport de la commission d'enquête doit être déposé le 30 avril au plus tard. On craint que la commission préconise non pas le service obligatoire mais une réforme anodine qui entrainerait la démission du ministre de la guerre et laisserait le territoire en péril. — HARRY.

Figaro à Londres

LE TRAITE ANGLO-SIAMOIS

Londres, 10 mars.

Le traité entre la Grande-Bretagne et le Siam signé aujourd'hui, règle les diverses questions politiques entre les deux pays, ayant trait à la péninsule malaisienne. En outre, aux termes de ce traité, les sujets britanniques résidant au Siam, enregistrés comme tels avant la signature du traité, seront soumis à la juridiction des tribunaux internationaux. Les sujets britanniques enregistrés après la signature du traité seront soumis à la juridiction des cours siamoises. Cette juridiction disparaîtra lorsque les Codes siamois seront élaborés. Des conseillers européens siégeront cependant dans les tribunaux auxquels seront déférés les sujets britanniques.

LA COUR ET LA VILLE

Le « Conciliation Board » est parvenu à éviter la grève générale des mineurs du sud du Pays de Galles: les ouvriers du puits Aberaman reprendront le travail demain et une députation du « Conciliation Board » réglera également demain le différend entre les mineurs et la Powell Duffryn Cy.

Conférence. — Notre collaborateur, M. André Beaunier, a fait, devant un auditoire d'élite, la première des trois conférences qu'il doit donner sur trois semaines qui ont joué un rôle considérable dans la vie sentimentale de Chateaubriand: Pauline de Beaumont, Mme Récamier et Hortense Allart.

Lady Brassey avait prêté un comité d'écrivains anglais qui organisait cette manifestation littéraire le hall pittoresque qui précède les appartements où sont exposées les

curieuses collections réunies par lord et lady Brassey, pendant leurs voyages autour du monde.

Reconnu parmi les charmantes auditrices: lady Henry Bentick, lady Ottoline Morrell, lady Constance Leslie, miss Irene Vanbrugh, Mrs Holland et dans la petite tribune qui était à la droite de l'orateur, lady Brassey, tout souriante.

M. Paul Cambon, ambassadeur de France, a présidé cette conférence d'ouverture. En quelques phrases charmantes, il présente le conférencier. Il le remercie d'être un des représentants les plus autorisés des traditions littéraires de la France et un défenseur convaincu de la belle langue française, instrument parfait que des sacrilèges essayent de briser sous prétexte de réformes et de simplifications orthographiques.

Je n'ai pas la prétention de résumer en quelques lignes la page d'histoire que nous a donnée M. André Beaunier. Il parla de Pauline de Beaumont comme seul peut le faire un homme qui connaît à merveille l'âme féminine. Il traça un tableau vivant du milieu aristocratique dont Pauline de Beaumont fut le plus bel ornement, pendant les deux années qui précédèrent la Révolution française, et il décrivit, avec un parfait talent, cette société idéale où régnait Pauline de Beaumont, entourée d'une véritable cour de beaux esprits et de grands esprits. Son succès fut éclatant. — J. COUDURIER.

Amérique latine

DANS L'ARGENTINE

Buenos-Aires, 10 mars.

Le fonds de conversion. — Le ministre des finances a ordonné aujourd'hui le versement au fonds de conversion de la somme de 2,500,000 francs.

De ce fait, le fonds de conversion est porté à 853,851,930 francs or, soit une garantie de 62,38 0/0 sur la circulation fiduciaire totale du pays.

L'or pour l'Argentine. — On mande de New-York que depuis le mois de décembre il a été expédié vers l'Argentine, pour compte de Londres, 15,500,000 dollars or.

AU BRÉSIL

Rio-de-Janeiro, 10 mars.

Banque agricole. — Il serait question, à Santos, d'établir une banque avec des capitaux étrangers ayant pour but de consentir aux agriculteurs des prêts et avances. Le capital serait de 50 millions de francs.

NOTES BRÉSILIENNES

La circulation monétaire. — Le service d'amortissement du papier monnaie inconvertible du Brésil vient de faire paraître le relevé du mouvement de 1908.

Au 31 décembre 1907, le papier monnaie en circulation, en billets émis par le gouvernement, représentait 993,433,000 francs et, en billets provenant des anciennes banques, 1,753,000 francs, soit au total 995,206,500 francs.

Pendant l'année 1908, il a été retiré de la circulation des billets pour 13,272,000 francs, dont 6,067,500 fr. ont été échangés contre de la monnaie d'appoint en argent, 1,461,000 fr. contre de la monnaie de nickel et 10,000 fr. contre du billon; il en a été amorti, par rachat direct, pour 3 millions de fr.; il en a été démonétisé pour 2,959,500 fr.; enfin, 52,500 fr. ont été affectés à l'escompte de billets.

Le papier inconvertible en circulation au 31 décembre 1908 était exactement de 952 millions 624,278 francs. A l'époque du « funding loan », 31 août 1898 — la circulation totale était de 1,482,542,421 francs, soit, de puis lors, une décroissance de 230,518,143 francs.

Exportations de l'Etat de Bahia. — En 1908, l'Etat de Bahia a exporté 497,702 sacs de cacao, d'un poids de 29,775,707 kilos, évalués officiellement à 31,882,261 francs; du sucre pour 131,730 sacs, d'une valeur de 4,752,756 francs; du café pour 178,975 sacs, d'une valeur de 5,635,291 francs; des noix pour 6,907 ballots, d'un poids de 428,819 kilos et d'une valeur de 70,392 francs et 211,469 ballots de tabac, d'un poids de 14,509,899 kilos et d'une valeur de 12,314,005 francs.

NOTES ARGENTINES

Le dernier exercice du Banco de la provincia de Buenos-Aires. — Le conseil d'administration du Banco de la provincia de Buenos-Aires vient de faire paraître le rapport sur les opérations du dernier exercice, rapport duquel il ressort la prospérité croissante de cet établissement. Le compte de profits et pertes se solda par un bénéfice de 40,088,050 francs, résultat qui a amené le conseil d'administration à proposer la répartition aux actionnaires d'un dividende de 22 francs par action, soit 5 0/0.

De ces 40,088,050 francs, il y a eu lieu de déduire le montant des frais généraux et celui des crédits de recouvrement difficile, d'où un bénéfice net de 6,172,116 fr. 89, soit 14,02 0/0 sur le montant du capital.

Le 20 janvier, l'assemblée générale des actionnaires approuva, sur la proposition du conseil, la distribution des bénéfices précités comme suit:

Aux actionnaires, 80 0/0 (à raison de 22 fr. par action sur 200,000 actions), soit, en totalité, 4,400,000 fr.; au fonds de réserve, 14 0/0, soit 770,000 fr.; tantième des administrateurs, 6 0/0, soit 330,000 fr. Ensemble: 5,500,000 fr.

Sur ces bénéfices, il avait été déjà réparti un acompte de 2,500,000 francs; le solde à distribuer se monte donc à une somme égale. Le reliquat de 672,400 francs est reporté au nouveau.

L'augmentation du capital du Banco de la Provincia à 110 millions contribuera beaucoup plus encore à son développement et à sa prospérité. Il convient, à ce propos, de noter que la mise des actions nouvelles en souscription publique, conformément à la loi autorisant l'augmentation du capital, a eu le plus grand succès: toute la série a été convertie et le premier versement appelé a été effectué.

Eugenio Garzon.

LES COLONIES

Au Tonkin

Un cablogramme du gouverneur général de l'Indo-Chine vient d'informer le ministre des colonies que quatre chefs réformistes marchant avec les bandes du De-Tham ont fait leur soumission.

Le beau-père de De-Tham a été capturé par nos partisans.

L'incendie de Déata-Chas-Téou

Une dépêche laconique annonçait, le 31 janvier, que la veille un grand nombre de bateaux de chanteuses de Déata-Chas-Téou avaient été détruits avec leur contenu.

Les journaux locaux apportés par le courrier donnent sur cette catastrophe les renseignements complémentaires que voici:

Au moment de cet incendie, 17 bateaux de chanteuses ont été brûlés.

D'autres bateaux et plus de mille personnes ont péri, soit dans les flammes, soit dans les eaux. Le nombre des victimes serait de mille environ.

Parmi ces victimes, on compte environ 190 bateliers, plus de 70 jeunes gens qui s'amusaient sur ces bateaux, des chan-

teuses, 200-250, 18 marchands du Kouang-Si et même le tao-tai Li-Yo-Tse, qui a fait condamner à mort l'an dernier une institutrice innocente, de Tchao-Hing, Mme Tséou-King.

AUX ETATS-UNIS

Le centenaire de Lincoln

(De notre correspondant spécial)

Fortress Monroe (Virginie), février.

Chez les nations d'Europe les centennaires émeuvent rarement. Il en est même d'importants qui passent presque sans qu'on s'en doute. Mais il en est autrement pour la nation américaine, plus riche d'avenir que de passé, et le moindre anniversaire fournit l'occasion de manifestations patriotiques. En ce pays si jeune que de statues, que de plaques commémoratives! Déjà les sociétés pour l'encouragement des traditions historiques se comptent par centaines. Toutes ces activités démontrent à quel point la nation est déterminée à ne pas perdre la moindre parcelle de son histoire, à garder intact tout ce qui touche à la gloire du pays.

De tous leurs anniversaires, certes, le plus ému, les Etats-Unis le célèbrent aujourd'hui. C'est le centième anniversaire de la naissance d'un Américain, que le poète Lowell a dénommé le *Premier Américain*, le centenaire d'Abraham Lincoln. Et l'Amérique, faisant mentir pour une fois le proverbe français, prouve aujourd'hui qu'un peuple peut combiner beaucoup de bonheur avec une histoire dont le plus grand chapitre est aussi poignant que ceux des plus sombres annales de la vieille Europe.

A l'heure où j'écris il n'est pas de ville américaine, pas de village où l'on ne rappelle la vie de ce saint patron du pays, où l'on ne répète ses paroles, et bien rares seront ceux qui, ayant vécu cette journée sur le sol américain, ne se sont pas recueillis devant l'image, évoquée de toutes parts, de ce héros au cœur simple qui mourut en martyr.

On sait que Lincoln naquit dans une forêt du Kentucky, à cent kilomètres de Louisville, sous le toit d'une hutte abritée de trois côtés seulement par des cloisons de troncs d'arbres. Fils de pionnier, il grandit la hache à la main, face à face avec la nature; il connut de bonne heure toutes ses colères, mais aussi son âme s'impregna de toutes ses beautés. Sa mère mourut lorsqu'il était encore tout petit. Bientôt l'humeur inquiète de son père déclencha une exploration dans les forêts de l'Illinois. Né de parents illettrés, destiné au dur labeur de l'enfance, il passa quelques mois à peine sur les bancs d'une école ultra-primaire, où il apprit à lire et à compter. Le scribe muni de ce modeste bagage de science, il se saisit de quelques livres, au nombre de quatre ou cinq seulement, et les apprit presque par cœur. Devenu jeune homme, il trouva le temps de lire un peu de droit après les longues journées de travail manuel; il fut admis au barreau de l'Illinois, d'organisation récente et sommaire, et s'installa à Springfield d'où il rayonna, plaçant dans tous les comtés de l'Etat.

Il se fit vite remarquer. On s'aperçut que ce grand gaillard, maigre et élégant, était doué de force et de droiture à un degré exceptionnel. Bien que pauvre, il refusait de plaider les causes injustes. Dans ces communautés primitives de l'Illinois, composées d'agriculteurs et de pionniers, sa franchise imperturbable, son bon sens et l'humour avec lequel il agaçait d'anecdotes et de citations heureuses ses discours aux jurés lui valurent bientôt une belle réputation.

L'agitation esclavagiste passionnait alors le pays, ou plutôt les deux pays, car à cette époque l'Union, dont Abraham Lincoln fut une réalité et où il se scella de son sang, était devenue une fiction juridique. Ces deux pays, le pays riche de l'esclavage et du coton, et le pays pauvre du pionnier et de la fabrique, se méprisaient sans se connaître. Un conflit était imminent. Mais de part et d'autre il fallait en résumer les causes et d'avance défendre le recours aux moyens extrêmes. La thèse des Etats du Sud avait en Douglas son champion le plus habile, le plus éloquent. Lincoln lui adressa un défi, et la joute oratoire, qui, comme dans l'Illiade, devait précéder le choc des armes, s'engagea.

Dans ses discours Lincoln soutint le principe de l'intégrité de l'Union avec une vigueur intellectuelle et oratoire qui attira sur lui l'attention de tous. Il rafla chez les partisans de l'Union la conviction que la justice était de leur côté, que l'unité du pays devait être sauvegardée à tout prix. Il conquit les uns, ramena la foi des autres et devint le prophète de la cause unioniste.

Mais les Etats du Sud étaient aveuglés par l'intérêt et la vanité. La civilisation qu'ils avaient créée avec l'esclavage comme base leur semblait tellement supérieure à celle du Nord que plutôt que d'échanger la moindre chose ils étaient prêts à quitter l'Union.

L'élection de Lincoln à la présidence fut suivie par la fondation de la République des Etats confédérés, et la guerre civile éclata.

Un heureux hasard a voulu que je vienne passer la journée du centenaire au centre même du théâtre de la guerre de Sécession, aux portes de cette forteresse Monroe juchée sur la pointe extrême de la péninsule de Virginie dont la carte est constellée de champs de bataille. A quelques lieues se trouve Yorktown, dont le nom est inscrit dans une page glorieuse de l'histoire de France. De cette forteresse dont les murs baignent dans la baie du Chesapeake et que les forces de l'Union purent garder pendant toute la durée de la guerre, la garnison suivit le célèbre combat entre le *Monitor*, précurseur de nos cuirassés, et le vaisseau confédéré *Merrimac*, terreur de la navigation unioniste, en mars 1862. Tout à l'heure, un officier du fort m'indiquait du doigt la partie du détroit d'Hampton dans laquelle le *Monitor* donna le coup de grâce au *Merrimac*. C'est dans ce fort que Lincoln vint suivre en personne la prise de Norfolk. Et c'est ici que, quelques mois avant la chute de la Confédération, alors que Grant, du Nord et de l'Est, et Sherman, du Sud-Ouest, convergent sur Richmond, c'est devant ce même fort, en février 1865, sur le ravin du *River*

Queen, qu'eut lieu la rencontre entre Lincoln, réélu président des Etats-Unis, et les trois commissaires du gouvernement confédéré.

Cela se passait à cette même saison, au mois de février, sans doute par une belle journée ensoleillée comme celle d'aujourd'hui. Installé sur le porche de l'hôtel Chamberlin, abri classique des jeunes mariés américains pour qui la Côte d'Azur est trop lointaine, je suis des vœux le chemin que Lincoln dut parcourir pour se rendre du fort au quai. Je le vois, sa haute taille rehaussée par la longue redingote noire, sortant du fort par le pont-levis, rendant amicalement le salut du factionnaire. Il aperçoit un soldat le bras en écharpe, s'arrête, le fait parler. Où a-t-il été blessé? Que disent les chirurgiens? Est-il content de la cantine? A-t-il de bonnes nouvelles de ses parents? Et il ajoute des paroles réconfortantes. Une fleur vient éclairer la face tourmentée du soldat, il dit: « Dieu vous garde, monsieur le Président », et triomphalement il va dire à ses camarades: « Le père Abraham m'a parlé! »

Cependant Lincoln, le visage sillonné de rides qui en disent long sur ses inquiétudes, le regard attristé par le spectacle continu de la mort, arrive au vapeur. Il entre seul dans la cabine où l'attendent les commissaires de la Rébellion, il leur tend la main, le vainqueur se souvient que le vaincu est son frère. La guerre civile sévit depuis quatre ans; les morts se comptent par cent mille, le deuil est partout. Quinze cent mille hommes sont sous les armes, ils attendent qu'un signal pour s'entre-tuer dans un combat suprême. Cette boucherie fratricide, Lincoln veut tout faire pour l'éviter, et il est prêt à tout concéder sauf le principe de l'intégrité de l'Union. Mais, hélas! les commissaires chargés de discuter la paix, oubliant que Lincoln ne pourrait sacrifier un principe pour lequel les défenseurs de l'Union avaient donné tant de vies, ont résolu d'avance de ne pas parler de paix, mais d'un armistice qui donnerait à leur armée le temps de se reconstituer. Ils suggèrent une expédition commune contre les forces françaises au Mexique. C'est tendre à Lincoln un piège bien grossier. Patiemment, avec des paroles simples dont chacune reflète une âme dominée par le pur patriotisme, par l'amour passionné de la justice, Lincoln leur répond. Il se déclare prêt à assurer le rachat des esclaves, à traiter les Etats rebelles comme s'il n'y avait pas eu de sécession. Tout ce qu'il demande, c'est qu'on ne parle plus d'une seule patrie...

Vains efforts. Quelques jours plus tard les hostilités sont reprises, et, après plusieurs rencontres sanglantes, le siège de Richmond est commencé.

Pendant les cinq années terribles de sa présidence, Lincoln fut pour son pays non seulement le chef investi des pouvoirs supérieurs, maître à la fois du gouvernement et des armées, mais aussi le consolateur des mères et des veuves, le père des soldats, l'ami du peuple entier. Il fit tout ce qui était humainement possible pour adoucir les horreurs de ce conflit entre frères: il interdit l'exécution des prisonniers rebelles, prit tous les bons prétextes pour gracier les soldats condamnés à mort pour infractions à la discipline, alla lui-même au télégraphe, surveillant la transmission des grâces, en attendant la confirmation. Et lorsque les généraux se plaignaient, il ne se lassait de leur répéter: « Vos soldats sont des citoyens venus de leur propre gré pour défendre l'Union. Ne leur demandez pas plus. »

Lorsque cet homme qui avait incarné l'idéal d'un peuple fut abattu par la balle d'un fanatique, il y eut une détente, et la réaction ne tarda pas à se déclarer. Sa politique d'après-guerre fut oubliée, un esprit de haine régna sur le pays; les erreurs les plus graves furent commises.

La réaction alla plus loin encore. Ce peuple exténué par les sacrifices que lui avait coûté la sauvegarde d'un principe, s'abandonna au cynisme, à l'adoration du succès matériel. Les présidents se succédèrent, mais cet état d'esprit resta le même. Il subsista jusqu'au jour où le peuple américain, rassasié de richesse, se livra à un examen de conscience et se tourna vers Théodore Roosevelt, héritier spirituel d'Abraham Lincoln, son émule éclairé, sincère et courageux.

Maurice Léon.

du barreau de New-York.

DANS LA MARINE

Les comptes et les dépenses

La marine est décidément sur la sellette. Ce n'est pas seulement à cause du conflit survenu entre M. Caillaux et M. Picard, que l'on parle d'elle, c'est à cause de ses procédés administratifs et financiers qui laissent vraiment trop à désirer. Il y a longtemps qu'on répète un peu partout que ses pratiques, en ce genre d'affaires, sont défectueuses, mais on n'apportait guère jusqu'ici des preuves peu convaincantes et, en tous cas, on ne citait que des faits isolés dont on ne pouvait tirer des conséquences absolues.

Une commission dite des comptes de la marine, dont la mission est précisément de vérifier les procédés administratifs en usage rue Royale, vient de découvrir tout un ensemble de faits qui l'ont vivement émue, à tel point que son rapporteur, M. Emmanuel Brousse, a jugé nécessaire de les porter immédiatement à la connaissance de la Chambre sous forme de rapport spécial.

Les marchés de fournitures, tant de charbon que de vivres, ont tout d'abord frappé la commission, par la façon dont ils sont passés. Alors que l'on doit procéder par adjudication dès que la somme à engager dépasse 15,000 francs, la marine persiste à traiter de gré à gré, alors que telle fourniture totale s'élève jusqu'à près de 10 millions.

De la simple lecture des états contenus dans les comptes définitifs, il ressort clairement que la marine est la victime, dans beaucoup d'adjudications, de véritables coalitions de fournisseurs. Ainsi, pour les vivres de conserve, à quelques semaines d'intervalle, le prix passe de 83 fr. 49 les 100 kilogrammes à 408 francs, soit 20 francs d'écart par 400 kilogrammes, pour des fournitures de 200,000 kilogrammes et plus.

Le prix des bœufs vivants varie de 50 à 65 francs les 100 kilogrammes.

Et ainsi de suite pour les autres viandes et pendant les six exercices que nous avons eu à examiner.

L'abus, est devenu, il faut le reconnaître, grand.

C'est ainsi qu'un très grand nombre

de ces jours derniers, M. Alfred Picard a refusé à trois reprises différentes d'approuver les adjudications de viandes de conserves à Rochefort, les soumissionnaires s'étant manifestement entendus.

Les marchés de l'artillerie ont donné lieu à de fortes observations de la part de la commission des comptes, les prix des mêmes objets variant dans des proportions inexplicables suivant qu'ils sont commandés à tels ou tels fournisseurs ou à telles ou telles époques. Les mêmes affûts de canon, par exemple, sont payés 1,950, 2,136 ou 2,404 francs chez trois fournisseurs différents. D'autres affûts sont payés, selon les cas, 2,917 francs ou 4,218 francs.

Abordant un autre ordre d'idées, celui des pénalités imposées aux fournisseurs pour malversations, M. Brousse y signale de « grandes singularités », dont se plaignent, d'ailleurs, la Cour des comptes. C'est encore de fournitures d'artillerie qu'il s'agit dans ce cas.

Avec raison, le rapporteur de la commission se demande ce que peuvent bien valoir des objets présentés en recette et auxquels on fait subir une dépréciation de moitié de leur prix, à cause des défectuosités qu'ils présentent. Ne vaudrait-il pas mieux et ne serait-il pas plus simple de refuser la fourniture plutôt que de s'exposer à des accidents en acceptant, avec un rabais, des projectiles aussi manifestement défectueux?

La même observation peut s'appliquer à des parties de canons ayant des défauts d'usinage. Et M. Brousse conclut:

Après les accidents qui se sont produits dans la marine et tout récemment à Cayres pendant les quatre derniers mois (explosion d'obus dans la pièce), il semble qu'il faudrait apporter plus de circonspection dans la réception de fournitures défectueuses, le rabais qu'on leur fait subir ne pouvant entrer en ligne de compte avec le danger qui peut résulter de l'emploi d'armes à feu ou de projectiles mal usinés, en mauvais état.

L'observation de la Cour des comptes relative aux affûts mérite aussi d'être retenue. Voici deux affûts défectueux, présentant un jeu anormal, qui par suite d'une omission sont envoyés à Toulon. Ordre est donné de les retourner au fournisseur aux fins de réparations; mais en réponse à cet ordre, la direction de l'artillerie de Toulon fait savoir que ces deux affûts sont déjà installés à bord du cuirassé *Justice*, qu'il était urgent de pourvoir de ses canons de petit calibre.

Quelquefois, par contre, l'artillerie se trouve en présence d'obus défectueux, mais elle n'impose aux fournisseurs que des pénalités tout à fait minimes.

M. Brousse s'élève ensuite contre les remises dont sont bénéficiaires les industriels qui ont livré des fournitures supérieures à ce que les marchés exigeaient. Nous nous permettons de ne pas partager l'opinion de M. Brousse sur ce point. L'équité veut que ces remises existent. Il se peut que la marine ait tort d'exonérer les fournisseurs des pénalités qu'ils encourrent. Ce n'est pas une raison pour qu'elle ne soit pas tenue d'allouer des primes lorsque les fournisseurs ont été au delà des exigences inscrites dans les marchés auxquels ils se sont soumis.

En terminant, le rapporteur relève certaines catégories de dépenses dont la mise régulière à la charge de l'Etat paraît discutable. Il s'agit de fournitures d'arbustes, de fleurs, de frais de blanchissage, etc... Toutes dépenses peu importantes, du reste, et dont la mention dans un tel rapport aura l'inconvénient de donner cours, sans profit aucun, à des commérages, à des potins qu'on aurait pu nous éviter.

Quoi qu'il en soit, le rapport de M. Brousse contient une longue série de remarques dont la divulgation était nécessaire. Il est grand temps que les choses se passent avec plus de régularité et de méthode dans le département de la marine. C'est le bon renom de ses fonctionnaires qui y est engagé. Nul de ceux qui les connaissent et les voient à l'œuvre ne suspecte leur loyauté, leur honnêteté et leur désintéressement. Mais, si ces pratiques se perpétuaient davantage, on aurait pu les accuser non pas de vilénies dont ils sont incapables, mais de complaisances qui, à la longue, deviendraient fortement préjudiciables.

Et puis ce sont les deniers de l'Etat, ou plutôt des contribuables, dont ils doivent se montrer ménagers. Nul doute qu'avec plus de méthode et plus de clarté dans leurs marchés, les fonctionnaires de la marine n'arrivent à diminuer les dépenses, ou mieux à rendre plus productifs les millions que le pays consacre chaque année à sa flotte de guerre.

Marc Landry

Le Petit Journal: De l'Algérie. Sur l'assassinat de Maison-Carrée.

Mme de Fleuriot, qui avait joué du piano jusqu'à huit heures, était morte dans sa chambre plus tôt que de coutume, et Française, la bonne, l'avait initiée. Mme de Fleuriot, après s'être déshabillée, et avant de se mettre au lit, s'était approchée de sa table de toilette: elle soulevait le linge qui entourait cette table pour prendre un objet quelconque, lorsqu'elle aperçut son assassin caché sous la table.

Les malheureux, était morte dans sa chambre plus tôt que de coutume, et Française, la bonne, l'avait initiée. Mme de Fleuriot, après s'être déshabillée, et avant de se mettre au lit, s'était approchée de sa table de toilette: elle soulevait le linge qui entourait cette table pour prendre un objet quelconque, lorsqu'elle aperçut son assassin caché sous la table.

Il est probable que l'assassin connaissait bien les lieux et que, dans la nuit, il avait pu se faire une idée de la position de la porte de la chambre. Il est probable que l'assassin connaissait bien les lieux et que, dans la nuit, il avait pu se faire une idée de la position de la porte de la chambre.

sous la présidence de M. le baron Denys Cochin (184, boulevard Saint-Germain, 3 heures). — La Croche municipale du nouveau arrondissement (mairie Drouot, 5 h. 1/2).

Cours et conférences : Institut catholique, 49, rue d'Assas : M. Lebreton : « Les Origines de l'Eglise de Rome » (5 h. 1/4).

Ecole des hautes études sociales, 16, rue de la Sorbonne : M. La Fize : « Exercices pratiques de parole en public » (4 h. 1/4). — M. G. Lanson : « Rapports de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur » (4 h. 1/2). — M. le docteur Bouloche : « Prophéties des maladies chroniques à l'école » (5 h. 1/2). — M. E. Berquier : « L'Ecole d'aujourd'hui et l'Ecole de demain » (5 h. 1/2).

Collège libre des sciences sociales, 28, rue Serpente : M. Martin Saint-Léon : « Les Syndicats révolutionnaires et la Confédération générale du travail » (4 h. 1/2). — M. le docteur Sicaud de Plauzoles : « L'Education et le Milieu » (5 h. 1/2).

M. Georges Richard : « Madagascar et les Iles circumvoisines » (2 h. 1/2). — M. Halls, 4 heures : « L'Épuration des eaux de boisson à domicile et en campagne » (19, rue Matignon, 3 heures). — M. le docteur Papis : « L'Esprit et le Réveil astral » (8, rue Danton, 8 h. 1/2).

M. G. Dumas : « Une Démoniaque à Paris en 1908 » (Sorbonne, amphithéâtre Richelieu, 9 heures). — M. Léger : « L'Industrie minière aux colonies françaises » (galerie d'Orléans, Palais-Royal, 5 heures). — Mlle Amieux : « Les Premières femmes médecins aux Etats-Unis » (10, rue Amyot, 2 h. 1/2).

M. Henry Van Dyke : « The Spirit of America : Democracy and Education » (Sorbonne, amphithéâtre Michelet, 9 heures). — M. Jean Chantavoine : « J.-S. Bach » (44, rue de Rennes, 5 heures). — M. Virolleaud : « La Question biblique » (157, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2). — Le R. P. Berthet : « L'Eglise et l'Enseignement populaire sous l'ancien régime » (433, avenue de Clichy, 8 h. 3/4).

M. Edouard Cuyver : « La Vision anatomique dans l'œuvre de Carrière » (mairie Saint-Sulpice, 8 h. 1/2). — M. Frantz Jourdain : « L'Art moderne » (mairie Drouot, 8 h. 1/2).

Benquet : Société nationale d'encouragement à l'agriculture (hôtel Continental, 7 h. 1/2).

Informations

L'Onéza. — Les protestations continuent contre la décision du gouvernement. Une affiche de la municipalité de Bône convie cependant la population au calme en attendant les résultats qui pourront obtenir la délégation partie pour Paris.

D'autre part, la commission exécutive de la Bourse du travail a envoyé au gouvernement un télégramme de protestation et demandé à la Confédération générale du travail d'appuyer les intérêts du prolétariat algérien.

Le monument de Floquet. — Mme Charles Floquet a adressé à M. Jacquet, président du comité du monument Charles Floquet, la lettre suivante :

Monsieur le président, La cérémonie importante et touchante de l'inauguration du monument Charles Floquet a été dignement réalisée par votre comité dont le dévouement a été la garantie de son succès.

Cette journée restera pour moi inoubliable, et ma reconnaissance pour ceux qui ont préparé et accompli, pour ceux qui ont parlé avec tant d'éloquence et pour tous ceux qui ont célébré dans le fond de leur cœur ne finira qu'avec ma vie.

Recevez, monsieur le président, mon cordial souvenir pour vous et vos collègues.

Hortense CHARLES-FLOQUET.

Société nationale des beaux-arts. — Les membres des jurys du Salon de la « Nationale », dont les opérations vont incessamment commencer, ont décidé que dorénavant les noms des membres du jury ne seraient plus publiés.

Une affiche illustrée. — Le comité d'organisation de la Grande Semaine d'aviation de Reims, désireux d'avoir pour cette solennité une affiche illustrée, fait appel à tous les artistes. Les projets pourront lui être adressés jusqu'au 8 avril, dernier délai, 8, rue de Berlin.

Un nouveau phaéton-landaulet-loussine. — C'est une véritable trouvaille que l'on peut voir chez Belvalette et Cie, les carrossiers de la rue Duret. Cette voiture aux proportions spacieuses peut être rapidement déconvertie en fermée même par une dame.

Maigrir c'est réjouir. — L'Institut d'Électrologie, 40, rue de la Pépinière, dirigé par des spécialistes de la Faculté, assure la disparition de l'embonpoint, grâce à de nouveaux appareils perfectionnés.

La bonne adresse. — 25, rue Royale. C'est là qu'il faut aller pour bien vous convaincre, madame, que le chapeau Amicy embellit.

AVIS DIVERS

MONT-DORE. Providence des asthmatiques. (Mont-Dore, Pâtes Pectorales, Souffles, Bronches, Rhumes, Maux de gorge. Brochure et vente, 8, B. Poissonnière, Paris.)

CONSTIPATION. — Le soir, avant dîner, un ou deux GRAINS DE VALS.

L'IMPRESSIO des situations, l'originalité des caractères, un récit, dont l'intérêt paraît aussi vif de l'autre côté de l'océan que dans la vieille Europe, voilà ce qu'offrira au lecteur *Un Mariage américain*, le nouveau volume élégamment illustré que Georges ONNET publie à la librairie Ollendorff.

(Voir aux annonces.)

AFFAIRES MILITAIRES

Légion d'honneur. — Par décret rendu sur la proposition du ministre de la guerre : Est promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur :

Le médecin inspecteur Le Huey, directeur du service de santé du gouvernement militaire de Paris.

Mutualité militaire. — Par application de la loi du 5 décembre 1908, le sous-secrétaire d'Etat à la guerre a soumis à l'approbation de M. le ministre du travail, qui les a effectivement approuvés, les statuts types des nouvelles sociétés de secours mutuels militaires.

Trois modèles de statuts ont été établis : les premiers s'appliquent à la constitution d'une société de secours mutuels entre les officiers des cadres actifs de l'armée métropolitaine et des troupes coloniales.

Le second type de Sociétés s'applique aux engagés, rengagés et contractuels.

Enfin, le troisième type de Sociétés de secours mutuels s'appliquera aux militaires accomplissant au corps, en qualité d'appelés ou d'engagés, le temps de service normal fixé par la loi.

Il va sans dire que chacun sera entièrement libre de faire ou de ne point faire partie des mutualités militaires.

Les eaux de Cherbourg. — Le Conseil supérieur de surveillance des eaux au ministère de la guerre s'est réuni cet après-midi, sous la présidence du sous-secrétaire d'Etat. M. le maire de Cherbourg assistait à la séance. Le Conseil, ayant obtenu de la municipalité de Cherbourg l'application immédiate des moyens de vérification et de contrôle des eaux distribuées en ville et la suppression de tous les puits des débits de boisson, ainsi que l'application immédiate d'un certain nombre d'autres mesures jugées nécessaires, a émis l'avis que la consigne prononcée contre les habitants de la ville de Cherbourg pourrait être levée samedi prochain 13 mars.

C'est ce que le magistrat instructeur voudrait bien savoir.

LA SÉVERITÉ D'UN PÈRE

Gazette des Tribunaux

NOUVELLES JUDICIAIRES

La 1^{re} Chambre du Tribunal a rendu hier son jugement dans le procès intenté par le commandant Dreyfus à deux journaux de Paris, *la Libre Parole* et *l'Action française*. M. Alfred Dreyfus avait relevé dans des articles l'épithète de « traître » qu'il considérait comme une injure et demandait à chacun des journaux qu'il poursuivait 400.000 francs de dommages-intérêts et 200 insertions du jugement.

Le Tribunal après plaidoiries de M^{re} Demange pour M. Alfred Dreyfus, et de M^{re} Joseph Ménard, Magnier et De Roux, du barreau de Poitiers, pour les journaux poursuivis, s'est occupé de la demande. M. le substitut Malton, déclaré incompetent. Le jugement déclare que le mot « traître » constitue bien une injure, mais qu'on ne peut séparer ce mot de tout l'ensemble des articles incriminés, que ces articles constituent une diffamation envers M. Alfred Dreyfus « pris en sa qualité d'officier et à raison des fonctions qu'il exerçait autrefois au ministère de la guerre », diffamation qui est de la compétence de la Cour d'assises.

Georges Claretie.



Le Sourire de la Couturière

Ah ! quel bon sourire à la couturière qui a pris ou prend les pilules Pink ! Elle a le bon sourire des personnes exultantes de santé. A toutes ces pauvres créatures, qui s'étiolaient dans les ateliers où ça sent le renfermé, les pilules Pink ont tenu ou tiennent lieu, dans une certaine mesure, d'air et de soleil. Grâce aux pilules Pink elles ont repris bonne mine, elles ont de nouveau des couleurs et elles s'épanouissent tout comme les plantes qui, après avoir été privées d'air et de lumière, sont placées dans un beau jardin. Voici quelques attestations de couturières qui ont le bon sourire des gens guéris par les pilules Pink :

Mlle Juliette Chourot, 53, rue du Faubourg, à Montbard (Côte-d'Or), écrit :

« J'ai été, pendant quatre mois, profondément malade. J'étais pâle, faible, je n'avais plus de force, je n'avais plus de goût, j'étais continuellement oppressée et la nuit je dormais mal. J'ai eu des étourdissements, des maux de cœur et un tremblement dans les jambes, tel qu'il fallait m'asseoir, sans quoi je serais tombée à terre. Les pilules Pink m'ont complètement guérie de ces maux ».

Mme Marie Richard, couturière, montée des Carmélites 22, à Lyon (Rhône), écrit :

« Depuis six ans, j'étais malade ; j'éprouvais une lassitude générale, de violents maux de tête, des digestions pénibles et un grand abattement. J'ai eu des migraines tenaces et de l'insomnie. J'étais faible, j'ai eu le cœur de prendre les pilules Pink et ces bonnes pilules m'ont guérie, alors que les autres remèdes n'avaient rien pu faire pour moi ».

Suzanne Gilet, couturière à Glos, près Lissieux (Calvados), écrit :

« J'ai été bien malade, j'ai beaucoup souffert et sans vos pilules je crois que j'aurais pas pu me relever. J'y avais en effet longtemps de la peine, j'étais toujours faible et je ne pouvais pas me lever, même aux petits travaux de ménage. Les personnes de notre connaissance qui ne m'avaient pas vue depuis longtemps étaient surprises de ma mauvaise mine et me disaient : « Comme tu es pâle ! mais qu'est-ce que tu as ? » Je ne mangerais que très peu et sans le moindre appétit, je n'avais de goût à rien ni pour rien, parce que je me sentais toujours mal à mon aise. J'avais continuellement un malaise, soit des crampes d'estomac, soit des bourdonnements d'oreilles ou des migraines, soit des maux de tête, soit des douleurs dans les jambes, soit tout cela à la fois. J'ai commencé le traitement des pilules Pink. Dès que j'ai eu pris ces pilules, ma santé est redevenue meilleure. J'ai repris rapidement des forces ; ma pâleur a disparu très vite aussi. Mon appétit est revenu et ces jours-ci, j'éprouve plus que jamais le plaisir de prendre les pilules Pink, qu'on me complimentait sur ma bonne mine ».

Les pilules Pink sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, neurasthénie, irrégularités. Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Balbu, Paris. Trois francs cinquante la boîte, dix-sept francs cinquante les six boîtes, franco.

Nouvelles Diverses

LE DRAME DE L'IMPASSE RONSON

D'accord avec le Parquet, M. André a rejeté la demande de mise en liberté provisoire de Mme Steinheil.

L'instruction continue. M. André a entendu hier M. Steinheil et Rony Couillard sur un point nouveau. Le lendemain du crime, à trois reprises, une communication téléphonique fut demandée de la villa Ronson avec le château de La Saulx, où demeure M. Bordenel. Le châtelain n'étant pas chez chez lui, la communication ne put être donnée.

Qui l'avait demandée ? Mariette Wolff et Couillard déclarent qu'ils n'en savent rien. Comme il n'y avait à la maison qu'eux et Mme Steinheil, on a lieu de croire que c'est cette dernière qui voulait téléphoner à son ancien ami. Ne lui avait-elle pas téléphoné déjà la veille, 30 mai, pour lui dire, avec de grands éclats de rire : « Je suis contente d'avoir entendu ta voix. » Et ne voulait-elle pas lui annoncer, cette fois avec des larmes, qu'elle était libre ?

Un incendie considérable s'est déclaré hier matin à 17, rue Cardinet, dans les ateliers de MM. Brugiott, Gros et Cie, ancienne maison Leclaire, entrepreneurs de peinture et vitre. Un réservoir contenant deux mille litres d'essence de térébenthine, qu'un ouvrier nettoyait, s'est subitement enflammé. En un clin d'œil toute la pièce a été en feu et l'ouvrier a pu se sauver à grand peine.

Le personnel de la maison a mis aussitôt en batterie les pompes de l'établissement. Peu après, les pompiers de la rue de Rome, puis ceux de l'état-major, accoururent et l'incendie a été vigoureusement attaqué. Les ateliers de la maison Leclaire étaient construits d'une façon spéciale, tout en fer ; on n'avait pas à redouter que le feu se communiquât aux immeubles voisins. Mais les efforts se sont concentrés sur les sous-sols, remplis de matériaux éminemment inflammables et où une explosion eût pu se produire et devenir désastreuse. On est heureusement parvenu à l'éviter.

A dix heures et demie, l'essence du réservoir avait fini de brûler et tout danger était conjuré. Mais la partie des magasins où se trouvait ce réservoir est complètement détruite. Il ne reste que des charpentes en fer tordues et des pans de mur qui menacent ruine et qu'il va falloir abattre.

Horrible vengeance. Nous avons dit hier qu'une femme, Louise Mazier, avait été tuée sur une route par son mari, M. Imbault, qui avait été atrocement brûlé, ainsi que la fille de cinq mois qu'elle portait dans ses bras.

La vitrioleuse a donné pour raison de son crime qu'elle avait à se venger de M. Imbault qui, après avoir entretenu des relations avec elle, lui avait emprunté 6.000 francs, s'était marié avec une autre et refusait de lui rembourser son argent. Elle a voulu l'atteindre dans ce qu'il avait de plus cher, sa femme et son enfant.

M. Imbault s'inscrit en faux contre l'accusation dont il est l'objet. Il reconnaît qu'au temps de leur intimité, Mlle Mazier lui a avancé deux ou trois cents francs, mais il a été traité gravement blessé à la tête sur l'impératrice d'un train. Il est mort à l'hôpital Beaujon, où on l'avait transporté.

Blessé en se penchant imprudemment au dehors au moment où un autre train passait en sens inverse.

La lampe « Métal ». La Compagnie générale des Lampes, 5, rue Boudreau, à Paris, vient de proposer une nouvelle lampe à filament métallique : la lampe « Métal ». Elle ne consomme qu'un watt par bougie, soit 75 0/0 d'économie sur les lampes à filament de charbon ; elle donne une lumière très blanche et fonctionne dans toutes les positions.

En vente partout 3 francs la lampe de 32 bougies. Exiger la marque « Métal » sur l'ampoule.

L'automobile des chiens. La fourrière de la Préfecture de police vient de recevoir livraison d'une automobile de 20 chevaux, destinée à l'enlèvement des chiens dans les postes.

Cette voiture, divisée en plusieurs compartiments, recevra les cages où sont enfermés les chiens errant sur la voie publique.

Sous la voiture est aménagé un coffre destiné à enlever les cadavres des animaux morts.

Une bonne prise. M. Rouffand, commissaire de police, a envoyé hier au dépôt un individu qui se dit Jean Marcheton, âgé de trente-cinq ans, et qui, en réalité, serait un nommé Guérin, échappé du bagne, il y a deux ans, et depuis lors vainement recherché.

Il a été arrêté au moment où, dans le Métropolitain, il volait une bicyclette à M. Dupuis, rentier, rue Rochecouart.

Il avait sur lui une trentaine de jetons de restaurants de Londres et de Liverpool, un poignard, et deux bagues ornées de diamants.

Six antimilitaristes. On a arrêté hier, boulevard Diderot, six jeunes gens qui, au passage du 46^e régiment caserné à Reuilly, criaient : « Vive l'anarchie ! A mort les assassins ! »

Le plus jeune n'a pas seize ans. C'est un ouvrier chéniste. Tous les six seront poursuivis.

Accident. Place des Saussaies, une automobile électrique a heurté un facre dans lequel se trouvait Mme Lévy, rentière, 54, rue de Labryère.

Mme Lévy a été blessée au visage par des éclats de verre. Elle est soignée à domicile.

Jean de Paris.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

La comtesse de Fleuriel assassinée. **Alger.** — En l'absence du comte de Fleuriel parti pour la France il y a quelques jours, la comtesse de Fleuriel, restée dans leur propriété au Gué-de-Constantine, a été assassinée à neuf heures du soir.

Le corps portait onze coups de couteau. On suppose que l'assassin est un indigène. Seule une bonne était la compagne de la comtesse. Elle n'a rien entendu.

Le procureur et le juge d'instruction se sont transportés, dans la matinée, sur les lieux.

Dans la soirée, un indigène du nom d'Amrouh-Mohammed, celui-là même qui est soupçonné d'être l'assassin, a été arrêté en même temps que trois autres individus, ses compatriotes.

Accident de route. **Tours.** — Le baron de Champe-

vrier suivait en automobile la route de Rochecorbon, en compagnie de M. Fourmont, maire de Charentilly et d'un autre ami, quand, soudain, un obstacle inattendu se présenta à ses yeux. Le baron qui conduisait donna pour l'éviter un coup de volant, mais si brusque, que l'automobile alla buter contre un talus et se renversa.

Deux cyclistes, témoins de l'accident, se précipitèrent au secours des victimes. Le baron de Champevrière avait près de l'œil droit une blessure sérieuse et de plus une violente douleur l'empêchant de se mouvoir. Recueilli dans une maison voisine du lieu de l'accident, les blessés y reçurent les premiers soins, puis ils furent transportés en automobile à Charentilly.

Triple asphyxie. **Brest.** — A bord du torpilleur 209, échoué dans l'arsenal pour réparations, trois matelots couchés dans le poste de l'équipement allumèrent hier soir un poêle pour combattre le froid. Ce matin on les a trouvés tous trois inanimés et à demi asphyxiés. Ils ont été transportés à l'hôpital après avoir reçu les premiers soins du médecin de garde du Gueydon.

A l'instar d'Ivry. **Chalon-sur-Saône.** — A Savigny-en-Revermont, près de Louhans, deux baptêmes civils viennent d'être célébrés avec le cérémonial récemment imaginé à Ivry par M. Coutant, député socialiste de la Seine.

Des discours ont été prononcés. La musique a aussi prêté son concours.

Un tamponnement. **Lille.** — Ce soir, à six heures, l'express de Lille a tamponné au passage à niveau resté ouvert de la porte d'Arras deux camions attelés chacun de deux chevaux. L'un des chauffeurs a été tué et l'autre blessé, ainsi que deux passants. Un des quatre chevaux a été tué et les camions ont été démolis.

Neige, avalanche et pluie. **Chambéry.** — Une abondante chute de neige a succédé à la pluie et a fait un très vil. De nombreuses avalanches ont signalées, notamment en Maurienne, où plusieurs chalets ont beaucoup souffert et où la route est coupée près de Valloire.

La neige chassant les ours des sommets, on en a aperçu non loin des habitations. Des battues vont être faites.

Montpellier. — Après une épouvantable tempête de vent, la nuit passée, une pluie diluvienne s'est mise à tomber sur la région, coupée, dans l'après-midi, d'orages successifs, dont l'un a été marqué par une averse mêlée de gros grêlons.

Argus.

Comprenez-vous

l'importance énorme de l'action toute nouvelle et spéciale de l'eau dentifrice Odol ? Tandis que les dentifrices généralement employés jusqu'à ce jour ne peuvent agir que pendant le temps fort court du nettoyage des dents, l'Odol, au contraire, possède une action antisepsique et rafraîchissante qui persiste longtemps après son emploi. L'Odol pénètre dans les cavités des dents, imprègne pour ainsi dire les muqueuses des gencives et des dents de ses éléments antisepsiques et continue encore à exercer ses effets salutaires pendant des heures entières.

C'est grâce à cette propriété absolument unique et particulière à l'Odol que l'on obtient une action antisepsique prolongée qui débarrasse la denture, jusque dans ses plus fins replis, de tous les germes de fermentation et de putréfaction. On obtient l'eau dentifrice Odol dans toutes les pharmacies et parfumeries et dans les Grands Magasins.

LE RAPPEL

ADMINISTRATION : 131, rue Montmartre

Chère divine,

Je vous envoie des extraits de deux articles : l'un, où il est dit que vous êtes la perfection ; l'autre, où il est demandé qu'on vous élève des statues... C'est moi qui souscris !

Je ne sais pas si vous avez lu l'admirable article de Saint-Victor et les quelques lignes dont le *Rappel* l'a fait suivre. Je vous les envoie au hasard.

Anguste VACQUERIE.

Je n'ai pas retrouvé l'article de Saint-Victor que signalait Auguste Vacquerie à Mme Bartet, mais, en revanche, j'ai découvert un feuillet de notre cher *Royer*, consacré à ce théâtre d'Orange : jamais l'entrée et la « sortie » de notre « Bayreuth français » n'ont été décrites plus spirituellement. Lisez plutôt :

Toutes les chaises sont occupées, tous les gradins, de bonne heure envahis, sont bondés jusqu'au centre. Il y a la dix mille spectateurs : un coup d'œil superbe dont nos théâtres parisiens, en certaines soirées d'été, peuvent donner aucune idée. Quelle belle perspective ! tout le monde a payé ! Il y a un peu de boue d'abord et les loustics... ils sont dans le Midi beaucoup plus gais qu'ailleurs ! — font ouvrir l'œil aux gens de police. Le spectacle est annoncé pour huit heures et il en est neuf quand le Président arrive, au sortir du banquet qui lui est offert à l'hôtel de ville par la municipalité. On a remarqué que dans le trajet, les dragons de l'escorte seraient de fort près le carrosse présidentiel. La musique de la Lyre orangeaise s'est tout hâte : elle a entonné la *Marseillaise* avant que M. Félix Faure n'ait pu et le Président est entré dans sa loge aux acclamations d'une rumeur que tout le monde a écouté debout. Après quoi la *Marseillaise* a recommencé. Un compositeur, dont j'ai oublié le nom, a par un artifice de contre-point, superposé les deux thèmes l'un sur l'autre. Et, à part quelques dissonances inévitables, l'alliance produit un bon effet. Jour deux fois la *Marseillaise* dans la même soirée, c'est bien ; la jouer trois fois, c'est mieux.

Après avoir couvert d'éloges les *Misérables* et l'admirable musique de M. Massenet, Royer reprend :

On entre difficilement au théâtre d'Orange par d'étroites issues ; on en sort plus difficilement encore. L'art de multiplier les barrières est un art éminemment français. Avec un peu de patience et quelques bousculades, on finit tout de même par sortir, mais non sans avoir reçu sur la tête quelques-uns de ces petits coussinets qui, vendus pour la bagatelle d'un franc aux personnes sensibles, désireuses d'adoucir les rigueurs de la pierre sur laquelle, trois heures durant, elles doivent s'asseoir, sont ramassés par de joyeux compères qui les lancent à tour de bras sur la foule qui s'écoule lentement, péniblement. Que de coiffures endommagées, que de fleurs et de plumes variées, que de feutres déformés ! Il paraît que c'est une tradition de terroir contre laquelle il n'y a pas plus à réagir qu'autrefois contre les exigences fameuses de messieurs les portefaix avignonais, race à jamais disparue !

L'immense figuier, dont les hautes branches touffues envahissent un des côtés de la scène, est toujours bien vivace et donne des fruits savoureux. Il faut savoir gré à M. Formigé, le restaurateur discret et intelligent de ces ruines géantes, qui sont un des plus beaux vestiges que l'antiquité ait laissés, il faut remercier l'habile architecte d'as-

été pas de même des personnels de la figuration et des chœurs. Dans *Oedipe*, la figuration est considérable ; dans *Antigone*, c'est le rôle des chœurs qui est capital. J'insiste à dessin sur ces détails qui montrent que l'organisation d'une représentation quelconque, est toujours fort compliquée : le public ne juge que les résultats, mais il ne se doute pas des innombrables difficultés de préparation et d'exécution.

On joua donc à Orange, en 1894, *Oedipe* et *Antigone*. La soirée d'*Oedipe* fut belle, moins brillante cependant que celle de 1888 ; le terrible mistral s'était malencontreusement mis de la partie et ne s'était calmé qu'au dernier acte. Et puis, nous étions bien forcés d'en convenir, nous avions tous le souvenir, et l'ineffable souvenir, de la première d'*Oedipe* à Orange six années auparavant ! Ce soir-là, un frisson d'épouvante s'était emparé des dix mille spectateurs massés sur les gradins, lorsque M. Mounet-Sully, les yeux crevés, serrant ses deux enfants contre sa poitrine, entonna, de sa voix magnifique, la célèbre imprecation « Enfants du vieux Cadmus ! » Nous étions tous haletants d'émotion, nous avions tous la gorge serrée et nous savions bien que jamais nous ne retrouverions plus cette impression de « résurrection tragique ». Mais ces souvenirs et malgré le mistral, la soirée s'acheva au milieu des acclamations, et ces acclamations allaient surtout au doyen de la Comédie-Française.

La soirée d'*Antigone*, le lendemain, dépassa toute attente.

Certains, et Sarcey le premier, craignaient que la traduction d'Auguste Vacquerie et Paul Meunier ne parût un peu maigre pour la scène d'Orange. Ils furent vite rassurés. L'apparition de Mme Bartet, débarrant, sous le ciel clair de la Provence tout parsemé d'étoiles, les strophes d'*Antigone*, fut un tableau d'une incomparable grandeur : quant à la disparition de l'artiste s'en allant à pas lents et se dirigeant, l'une sur l'autre, vers le joli figuier vert, c'était là une scène d'une poésie exquise. J'entends encore Mme Bartet, après cette représentation qui lui valut un de ses plus éclatants triomphes, nous dire avec sa modestie coutumière :

« Je suis bien vous l'avouer maintenant : j'ai eu peur, effrayamment peur ! J'avais eu beau répéter à droite, à gauche, sur tous les coins de la scène et m'inquiéter de tous les détails. Je m'imaginai qu'on m'entendrait mal et qu'il me faudrait faire de grands efforts pour retenir le public. Je me suis bien vite aperçue qu'un peu de volonté et beaucoup d'articulation suffisaient ».

Il était visible que le succès de l'œuvre d'Auguste Vacquerie et Paul Meunier à Orange était particulièrement doux à la grande artiste et qu'il lui allait au cœur. Comme elle n'est pas de celles qui oublient, elle se souvenait que, lors de ses débuts à la Comédie-Française, Auguste Vacquerie l'avait réclamée pour jouer *Jean Baudry* entre Got, Worms et Mme Jouassain et qu'à la même époque elle avait eu la joie de personnifier Blanche du *Roi s'amuse*. Je suis d'ailleurs bien certain qu'elle me pardonnera si — contre toute habitude ! — je cite aujourd'hui ce petit billet, qu'Auguste Vacquerie lui adressait après la reprise d'*Antigone* et dont j'ai prudemment gardé la copie :

LE RAPPEL

ADMINISTRATION : 131, rue Montmartre

Chère divine,

Je vous envoie des extraits de deux articles : l'un, où il est dit que vous êtes la perfection ; l'autre, où il est demandé qu'on vous élève des statues... C'est moi qui souscris !

Je ne sais pas si vous avez lu l'admirable article de Saint-Victor et les quelques lignes dont le *Rappel* l'a fait suivre. Je vous les envoie au hasard.

Anguste VACQUERIE.

Je n'ai pas retrouvé l'article de Saint-Victor que signalait Auguste Vacquerie à Mme Bartet, mais, en revanche, j'ai découvert un feuillet de notre cher *Royer*, consacré à ce théâtre d'Orange : jamais l'entrée et la « sortie » de notre « Bayreuth français » n'ont été décrites plus spirituellement. Lisez plutôt :

Toutes les chaises sont occupées, tous les gradins, de bonne heure envahis, sont bondés jusqu'au centre. Il y a la dix mille spectateurs : un coup d'œil superbe dont nos théâtres parisiens, en certaines soirées d'été, peuvent donner aucune idée. Quelle belle perspective ! tout le monde a payé ! Il y a un peu de boue d'abord et les loustics... ils sont dans le Midi beaucoup plus gais qu'ailleurs ! — font ouvrir l'œil aux gens de police. Le spectacle est annoncé pour huit heures et il en est neuf quand le Président arrive, au sortir du banquet qui lui est offert à l'hôtel de ville par la municipalité. On a remarqué que dans le trajet, les dragons de l'escorte seraient de fort près le carrosse présidentiel. La musique de la Lyre orangeaise s'est tout hâte : elle a entonné la *Marseillaise* avant que M. Félix Faure n'ait pu et le Président est entré dans sa loge aux acclamations d'une rumeur que tout le monde a écouté debout. Après quoi la *Marseillaise* a recommencé. Un compositeur, dont j'ai oublié le nom, a par un artifice de contre-point, superposé les deux thèmes l'un sur l'autre. Et, à part quelques dissonances inévitables, l'alliance produit un bon effet. Jour deux fois la *Marseillaise* dans la même soirée, c'est bien ; la jouer trois

